

GRAINE D'ANANAR

“Vie et luttes de Margarethe Faas- Hardegger”

Anarchiste, syndicaliste & féministe suisse

Pour le centenaire de L'Exploitée (1907 - 2007)

FEDERATION ANARCHISTE

Patrick Schindler

Secrétaire Histoire et Archives de la Fédération Anarchiste

Novembre 2007

Les éditions
du Monde
libertaire



Editions du Monde Libertaire - 145 rue Amelot - 75011 Paris
Pas de ©. Reproduction libre en citant la source.

Sommaire	p. 1
Préface et avant-propos de l'auteur	p. 2
Première partie : Vie et luttes de Margarethe Faas Hardegger	p. 6
Chapitre I : L'engagement de Margarethe	p. 7
Chapitre II : Margarethe Faas : un parcours fait de " plaies et de bosses "	p. 13
Chapitre III : L'Exploitée, un succès d'estime qui en cache un autre...	p. 19
Chapitre IV : Un ton qui passe mal auprès des hommes	p. 23
Chapitre V : Les thématiques de l'Exploitée	p. 26
Chapitre VI : Début de conflit avec les instances centrales	p.51
Chapitre VII : Un lectorat pourtant acquis à la cause	p.54
Chapitre VIII : L'action directe, un choix qui ne plait pas à tout le monde !	p. 61
Chapitre IX : Vers une fin avérée ?	p. 64
Seconde partie : Choix d'articles publiés dans l'Exploitée entre 1907-1908	p. 72
Les Editions du Monde Libertaire	p. 101

Avant propos de l'auteur

Pourquoi dédier un ouvrage à Margarethe Faas Hardegger dans la collection " Graine d'Ananar " des éditions du Monde libertaire ?

Cette initiative a été motivée par plusieurs raisons :

- La première est issue du constat qu'à ce jour, aucune biographie complète en langue française ne lui a été consacrée. Margarethe Faas-Hardegger apparaît dans l'espace restreint d'un mémoire de licence datant de 1975, qui lui consacre une dizaine de pages. Un bref portrait de la rédactrice de la revue est également dressé dans l'introduction de la réédition des dix-huit numéros de l'Exploitée par le CIRA ¹.

Il s'agit donc, ici, d'entreprendre une réhabilitation de la mémoire, de la vie et des luttes de Margarethe, afin qu'elle retrouve, en tant que militante syndicale féministe et anarchiste, sa juste place, auprès des ses nombreuses et nombreux camarades du combat pour " la sociale ".

- La seconde raison qui a influencé ce travail est, le centenaire de la création de la revue l'Exploitée. Elle voit le jour à l'occasion du 1er mai 1907. Sa rédactrice, Margarethe Faas-Hardegger l'anime du premier jusqu'au dernier double numéro, qui paraîtra en septembre / octobre 1908, juste avant le Congrès de la Fédération Suisse des Syndicats Professionnels (rebaptisée USS, l'Union des Syndicats Suisses).

A la suite de ce congrès, Margarethe décide de renoncer à son poste de secrétaire de l'Union syndicale, de rédactrice de son organe l'Exploitée et, par voie de conséquence, à toutes ses responsabilités. Les raisons de cette rupture s'expliquent autant par la restructuration des instances syndicales, que par la lassitude de Margarethe, laquelle, durant la parution des six-huit numéros de l'Exploitée, s'est trouvée

¹ Monica Studer, pour l'Université de Genève en 1975 (92 pages) : " L'organisation syndicale et les femmes ".

L'action de Margarethe Faas-Hardegger à l'Union syndicale suisse (1905-1909) ", pp.81-86.

CIRA : Centre International de Recherche sur l'Anarchisme, Genève. La collection intégrale des dix-huit numéros de l'Exploitée (parus de mai 1907 à décembre 1908) provient de la bibliothèque du CIRA. Elle a été éditée aux éditions Noir, en mars 1977.

maintes fois confrontée, aux réticences du Comité central. Et cela, pour ce qui concerne ses engagements relatifs à l'émancipation des femmes, ses appels à la pratique des méthodes anti-conceptionnelles, ainsi que ses diverses prises de positions pour l'action directe, les boycotts et la grève générale.

Dans le présent volume, nous avons essayé, d'une part, de rassembler tout ce que nous possédons à ce jour, de témoignages en langue française sur Marguarethe Faas-Hardegger, ainsi que les éléments biographiques concernant ses compagnons de lutte, afin de mieux cerner sa personnalité. D'autre part, nous avons également essayé de circonvier et de comprendre ses convictions profondes, à partir du ton, franc, ferme et convaincu qu'elle développe tout au long des Unes et des nombreux articles qu'elle écrit pour la revue. Lorsque l'on s'efforce de les décrypter, certains des non-dits ou, des allusions qu'elle sème à travers l'ensemble de ces lignes en disent long sur les interdits contre lesquels les femmes de la Suisse romane et de toute l'Europe occidentale doivent se battre, en ce début du vingtième siècle.

Un siècle plus tard, tout juste, cet ouvrage devrait, à minima, permettre de nous poser quelques questions bien légitimes. Quelle place revient aujourd'hui aux femmes, non seulement au sein d'une société qui a connu quelques avancées avec les luttes féministes des années soixante-dix, mais également, dans les espaces de nos organisations anarchistes et anarcho-syndicalistes ? Qu'est-ce qui a radicalement changé et surtout, quelles doivent encore être nos combats pour achever ce qu'il reste de comportements machistes, sexistes et patriarcaux, au sein même de nos milieux libertaires ?

Patrick Schindler
Secrétaire Histoire et Archives de la Fédération Anarchiste
Paris, le 29 juillet 2007.

Biographie de l'auteur :

Patrick Schindler est né au Perreux-sur-Marne (Seine) en 1956, dans une famille populaire, issu de l'union d'une mère Tchèque et d'un père Suisse allemand. Après une adolescence décousue, il rejoint sa mère à Paris et adhère au groupe Germinal de la Fédération Anarchiste en 1972, à l'âge de 15 ans, puis participe aux débuts du FHAR¹, signe en 1974, " l'appel des 100 " soldats appelés antimilitaristes et participe aux prémices des publications du quotidien Libération et du mensuel Gai Pied. Après des séjours dans différents pays européens, asiatiques et américains, de retour en France, il adhère, avec d'autres anarchistes, au réseau antifasciste Ras l'front, en 1995. C'est l'année de l'expulsion violente des sans-papiers de l'église Saint-Bernard. Pour contrer, la montée du FHaine dans plusieurs villes françaises il réalise, souvent en collectif, plusieurs publications antifascistes et crée une revue baptisée Claaaaaash².

Dans le but d'élargir son champ de luttes, il rejoint la Fédération Anarchiste en 1997, date à laquelle il crée, avec 3 autres camarades, un groupe parisien, qui prend le nom de la revue. Depuis, il écrit régulièrement dans le Monde libertaire puis obtient le mandat de secrétaire Histoire et archives de la fédération.

En 2002, il rejoint également l'association de lutte contre le sida, Act-Up Paris, après la nomination de celui qu'il surnomme dans le Monde libertaire " Sarkopen ", au ministère de l'Intérieur, afin de tenter de " limiter la casse sociale " que ce dernier entreprend sur tous les fronts.

¹ Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire.

² Collectif Libertaire Anticapitaliste Antireligieux Antifasciste Antiautoritaire Antiraciste Antirévisionniste antiSexiste et AntiHomophobe.

Bibliographie de l'auteur :

- *"La fleur au canon, ou les tribulations d'un mauvais soldat Sveik"*, ouvrage antimilitariste autobiographique, éd. Savelli, 1978, épuisé. Réédition prévue par les Editions libertaires, sous le titre "L'arme à l'œil", début 2008 (voir plus bas).
- *"Le Front National à l'assaut de la culture"*, avec Mireille Guillaume, éd. Ras l'front, 1996.
- *"Agir contre le Front National"*, Ouvrage collectif, éd. Ras l'front, 1997.
- *"Contre l'homophobie"*, avec Claudie Lesselier et Nathalie M, éd. Ras l'front, 1998.
- *"Des femmes et des homosexuel(les) contre l'extrême droite"*, éd. Ras l'front, 1998.
- Revue antifasciste Claaaaaash 1996-1998, éd. Claaaaaash.
- *"Les anarchistes contre l'ordre moral, reste d'une conférence à l'Usine"*, éd. Claaaaaash 2002.
- *"Criminalisation de l'immigration répression policière, arguments pour l'Emancipation sociale"*, Daniel Giraud, Maurice Rajsfus, René Schérer et Patrick Schindler, Editions du Monde Libertaire, mai 2006.
- *"L'arme à l'œil - Chroniques de l'appel des sang"*, réédition de *"La fleur au canon"*, par les Editions libertaires, parution prévue, début 2008.
- *"Vie et luttes de Margarethe Faas Hardegger, anarchiste, syndicaliste & féministe"*, collection Graine d'Ananar, éd. du Monde libertaire, automne 2007, pour le centenaire de la création de la revue L'Exploitée.

Première partie

Margarethe Faas-Hardegger :

une vie, des luttes

Chapitre I : L'engagement de Margarethe

Une adolescente aux convictions précoces

Margarethe Faas-Hardegger voit le jour en 1982, dans le canton de Berne, en suisse romande. Le contexte de sa petite enfance et de son adolescence nous reste quasiment inconnu ¹. Ce qui est fort regrettable car, quelques pistes supplémentaires auraient été les bienvenues, pour nous aider à mieux comprendre son parcours et les choix qui ont dicté le cours de sa vie. Cependant, elle nous a tout de même laissé, à part ses nombreux articles parus dans l'Exploitée, quelques petites notes autobiographiques éparpillées, dont l'une d'elle est, on ne peut plus révélatrice.

Alors que son cycle d'études à l'école obligatoire s'achève, sa famille décide de l'envoyer dans un pensionnat, en Suisse francophone. Dès cette époque, elle est marquée par un esprit on ne peut plus revendicatif, tandis que ses parents l'exilent loin de chez elle : *"afin de lui faire passer son goût, son esprit de contradiction et ses bourdes socialistes !"*...

Margarethe nous explique que cette décision familiale a : *"un effet tout à fait contraire à celui escompté par ses parents"*. Rentrée en Suisse romande, après avoir affronté une expérience en milieu hostile, elle se sent renforcée dans ses convictions : *"J'avais acquis des principes et des opinions bien arrêtés, fort désagréables à un milieu bourgeois"*.

A propos de ses choix, ses parents ne pourront plus jamais les qualifier de "bourdes", puisqu'ils se sont transformés en convictions profondes et indélébiles !

¹ La seule référence à son sujet est le mémoire de licence, réalisé par Monica Studer, pour l'Université de Genève en 1975 (92 pages) : " L'organisation syndicale et les femmes, l'action de Margarethe Faas-Hardegger à l'Union syndicale suisse (1905-1909) ", pp.81-86.

Après avoir travaillé quelques temps aux PTT suisses, elle décide, alors qu'elle est déjà mère de famille, de se lancer dans des études de médecine. Mais, elle n'est visiblement pas convaincue par le rôle, trop "angéliste" à son goût, accordé à cette fonction, qui la déçoit assez rapidement. Margarethe s'en explique on ne peut plus clairement : *"tout le savoir du médecin est infructueux, si la cause de toute maladie (...) n'est pas supprimée : elle a pour nom la misère !"*.

Prise de conscience et engagement

Margarethe Faas-Hardegger engage alors, une profonde réflexion, afin d'essayer d'identifier "les sources de la misère dans l'ordre social actuel et les mauvaises lois qui le représentent". Celle-ci débouche sur un changement radical de stratégie. La jeune femme décide d'entreprendre des études de droit, une discipline qui, selon elle, apporte *"l'avantage de pouvoir être concrètement utilisée au vrai profit de l'humanité"*. Durant cette période, que l'on peut dater vers l'année 1904, Margarethe organise des cercles de discussions, apporte, non seulement sa contribution à la création de syndicats, mais participe également aux négociations et est présente, lors des conflits sociaux. C'est à cette occasion qu'elle tombe sur une annonce de la Fédération Suisse des Syndicats Professionnels (rebaptisée plus tard l'Union des syndicats suisses, l'USS), qui propose, par concours, un poste de secrétaire, ouvert à des candidatures féminines, par décision du congrès. Cette ouverture des syndicats aux postes à responsabilités vers les femmes est la conséquence de l'adhésion de la Fédération suisse des ouvrières (FSO) à l'USS. Pour rappel, la FSO fut constituée vers 1890 par Luise Steck, Clara Zetkine et Angelica Balabanoff.

La première des trois créatrices de la FSO, Luise Steck est, sans

doute, celle qui a le moins laissé de traces lisibles dans l'histoire du mouvement social. La seconde d'entre-elles, Clara Zetkin, se range très tôt du côté des théories de Marx et d'Engels, ainsi que de celle de Flora Tristan, restée célèbre pour ses analyses féministes radicales et sans ambiguïté : *"le problème de l'émancipation des femmes, c'est-à-dire en dernière instance, celui du travail féminin, est un problème économique"*. Pour Clara Zetkin, les problèmes des travailleuses ne sont qu'une partie des problèmes sociaux et ne peuvent qu'être résolus que par l'avènement d'une société socialiste ².

Clara Zetkin précède, de fait, l'argumentaire que Margarethe Faas-Hardegger aura tout le loisir de développer tout au long de son parcours militant. Margarethe partagera également l'analyse de son aînée qui, bien avant elle, non seulement se méfie, mais se démarque radicalement du combat des féministes bourgeoises : *"limitant leur action pour l'émancipation des femmes, à la lutte contre les privilèges, la puissance de l'homme dans la famille, de l'Etat et de la société"*. Il est vrai qu'à cette époque, les féministes ne proposent rien de plus que, le droit de vote et l'accession des femmes aux professions libérales. Il n'est nullement question pour elles, de s'attaquer aux racines du mal et donc, au mode de production capitaliste. Toutefois Clara Zetkin cédera, peu à peu, devant ses convictions premières, puisque durant le Congrès International de Stuttgart en 1907, elle sera à l'origine d'une résolution obligeant les partis socialistes membres de la Deuxième

² A l'époque de la Première Internationale, les termes socialistes, communistes, collectivistes, anarchistes ou encore socialistes autoritaires et socialistes libertaires n'ont pas encore la résonance que nous leur accordons de nos jours. Bien souvent, les frontières entre ces termes varient, puis s'affirment au fil des événements et plus encore lors de la morsure de la Première internationale qui renaîtra de ses cendres sous l'appellation de Deuxième Internationale.

³ Ce qui n'est pas sans rappeler la démarche similaire du "prince anarchiste" Michel Kropotkine.

Internationale à lutter pour l'obtention du droit de vote des femmes.

Enfin, pour ce qui concerne la troisième des fondatrices de la FSO, Angelica Balabanoff, cette dernière est née en 1878, dans une famille de la grande bourgeoisie ukrainienne et abandonne tout, pour mener à travers l'Europe son combat révolutionnaire ³. Beaucoup plus tard, Lénine la nommera secrétaire de la Troisième Internationale. Mais vite dégoûtée, elle finira par quitter l'U.R.S.S. Elle reste néanmoins très célèbre pour sa phrase sans appel : *"La simple passion pour la justice sociale ne suffit pas à faire une révolutionnaire."* ⁴

Pour en revenir à l'année 1904, lorsque la FSO intègre l'USS, il est à noter que la fédération regroupe déjà un nombre non négligeable d'ouvrières syndiquées, principalement issues des secteurs du textile, des tabacs et du papier. Elles représentent plus de 3 000 personnes, c'est-à-dire 1,5 % de la masse syndicale du pays.

Cet état de fait n'exclut pas qu'à cette époque, les hommes syndiqués ne voient pas forcément d'un bon œil l'organisation des femmes. Ils y trouvent comme un arrière goût de concurrence... Ceci expliquant cela, on ne sera pas surpris de la tournure que vont prendre les choses : cette situation aboutira à un compromis. La Fédération des femmes de l'USS aura pour mission l'organisation des travailleuses à domicile, des employées de maison, des blanchisseuses et repasseuses, ainsi que la contribution à la formation des ouvrières sur le plan syndical, social et politique. Enfin, elle encouragera les salariées d'usine à adhérer aux syndicats d'industrie "beilage zur Vorkämpferin".

⁴ Ma vie de rebelle, 1938.

Margarethe secrétaire de l'USS

Le hasard, ou la nécessité font bien les choses : Margarethe tombe sur une annonce de l'USS qui recrute une secrétaire. Cette dernière s'empresse de saisir une occasion qui correspond parfaitement à son nouvel état d'esprit. Elle justifie ainsi, son choix : *"Aujourd'hui, mes forces sont divisées et c'est pour terminer cet état de division intérieure que je viens m'annoncer candidate pour le nouvel emploi"*.

On voit donc bien par cet aveu, à partir de quelle évolution personnelle, Margarethe prend à cœur la fonction qui lui sera confiée, si jamais sa candidature est retenue, parmi les deux déposées auprès de la nouvelle fédération syndicale. Dans sa lettre de candidature, elle ne néglige aucunement l'aspect fondamental de sa future tâche en tant que responsable syndicale, qui consiste à l'organisation et au développement du combat. Cependant, elle annonce clairement un second projet, pour elle, dépendant du premier, absolument fondamental, qui consiste à combler un manque au niveau de la condition féminine. Elle propose, en l'absence de femmes nommées au poste d'inspectrice du travail, d'interférer en leur nom et de récolter leurs plaintes spécifiques et ceci, dans tous secteurs d'activité confondus (ouvrières des fabriques ou femmes travailleuses à domicile), afin de combler ce manque. Margarethe est consciente du fait que trop souvent, les femmes n'osent pas parler de leur réalité quotidienne à des inspecteurs hommes et préfèrent alors dissimuler. Aussi, met-elle en avant, les reprenant pour elle lors de son recrutement, les propos formulés dans l'annonce de :

"La secrétaire aura à se vouer, tout particulièrement, à l'organisation du prolétariat féminin, qui, tel qu'il est aujourd'hui forme un grand obstacle, au libre développement du mouvement ouvrier. Il faudra donc faire entrer l'ouvrière dans les syndicats

⁵ Circulaire du Comité fédéral aux sections de la Fédération suisse des syndicats professionnels, Berne Bibliothèque de l'union suisse des Syndicats 3/8, 1904.

respectifs et la rattacher à ses collègues masculins pour qu'elle marche de concert avec eux, ayant les mêmes intérêts et le même but : l'affranchissement du joug capitaliste. Et puisqu'en Suisse, nous n'avons pas encore d'inspectrice du travail, la secrétaire aura encore à faire la besogne de celle-ci, c'est-à-dire qu'elle aura à s'occuper de la vie intime de l'ouvrière de fabrique et de celle à domicile. Elle aura à tirer d'elle, les plaintes se rattachant au métier, que la femme dit si difficilement à l'homme".⁵

Une fois ses objectifs posés et exposés devant les recruteurs, Margarethe est retenue, sur les deux candidates, afin d'occuper le poste de secrétaire féminine. C'est en 1906 que paraît le premier numéro de Die Vorkämpferin, l'ancêtre de L'Exploitée. Puis, à l'occasion de la célébration du premier mai de l'année suivante, en 1907, à la suite de la grève générale du canton de Vaud, paraît le premier numéro de l'Exploitée, la version de la revue en langue francophone. Ce mensuel, l'organe de la Fédération est placé sous l'entière responsabilité de Margarethe Faas-Hardegger. Sous sa direction, non seulement le Mouvement des ouvrières, mais également son organe officiel, acquerront une dimension plus politique et plus féministe. Elle parvient, par exemple, à porter au sein des discussions des cercles syndicaux les questions de la maternité ou du travail domestique. Le premier numéro de l'Exploitée est tiré à 10 000 exemplaires !

Chapitre II - Margarethe Faas : un parcours fait de " plaies et de bosses "

Les trois compagnons de route anarchistes

Mises à part, les quelques données autobiographiques évoquées plus haut et les éléments que Margarethe Faas-Hardegger livrera sur elle-même, tout au long des colonnes de la revue l'Exploitée, durant les deux années où elle en assumera la direction, il nous reste très peu d'autres pistes pour comprendre sa personnalité. Cependant, ses plus proches amis, les anarchistes Fritz Brupbacher, James Guillaume et Gustave Landauer nous ont laissé quelques brèves indications, soit dans leurs écrits, soit dans leur correspondance. Ces trois individus sont issus de la même génération que Margarethe et se sont retrouvés dans les mêmes combats. Deux raisons suffisantes pour nous arrêter quelques instants sur leurs trajectoires.

Fritz Brupbacher, l'antimilitariste



Le premier des trois compagnons de route de Margarethe Faas-Hardegger, Fritz Brupbacher, militant socialiste libertaire et antimilitariste suisse, est né à Zurich le 30 juin 1874, dans une famille aisée. Après des études de médecine à Genève et une formation en psychiatrie à Paris, il ouvre en 1901 son cabinet dans un quartier ouvrier de Zurich. Il fréquente le milieu libertaire et devient notamment l'ami de James Guillaume (voir plus loin). C'est à ce moment là, que les deux amis fréquentent Margarethe et collaborent avec elle, alors qu'elle est en charge du secrétariat féminin de l'Union syndicale suisse et en charge de la rédaction de son organe, l'Exploitée.

Fritz Brupbacher est également l'ami de Kropotkine, Vera Figner et de Pierre Monatte. En 1905, il prend part à la création de la Ligue antimilitariste. Lui-même antimilitariste convaincu et partisan d'un syndicalisme révolutionnaire, il est l'objet de vives critiques au sein du parti socialiste et poussé à la démission en 1920. Il rallie alors, le Parti Communiste Suisse et se rend à plusieurs reprises en Russie. Fritz n'abandonne pas, pour autant, son esprit critique et ses idées libertaires. Ainsi se heurte-t-il fréquemment aux dirigeants staliniens et ces derniers décident de lui rendre la vie impossible. Durant les années 1920, il rejoint, avec sa compagne Paulette, le mouvement néo-malthusien et milite pour le droit à l'avortement et à la libre sexualité. En 1932, il publie une introduction à La confession de Bakounine, traduite du russe, par Paulette. Puis, il publie plusieurs ouvrages, dont Marx et Bakounine, Bakounine ou le démon de la révolte, ainsi que nombreuses brochures et une autobiographie : 60 ans d'hérésie.

James Guillaume, le ciment de la Fédération jurassienne



Le second des trois compagnons de route de Margarethe Faas-Hardegger est James Guillaume.

Il voit le jour à Londres, le 16 février 1844. Fils d'un républicain neuchâtelois, son nom est indissolublement lié à celui de la Première Internationale et de la Fédération jurassienne, dont il est le chroniqueur minutieux et passionné dans les quatre volumes qui en rapportent l'épopée : Documents et souvenirs. Ardent radical-socialiste, il voit dans la politique parlementaire, le moyen de réaliser les buts de l'Association Internationale des Travailleurs (AIT). Puis, sous l'influence des délégués belges, français,

anglais et allemands, rencontrés aux deux premiers congrès de Genève, en 1866 et de Lausanne, en 1867, il est amené à préciser ses conceptions de la problématique sociale. Plus tard, Michel Bakounine lui apportera, pour sa part, la justification théorique de sa nouvelle orientation : le but du mouvement ouvrier est le collectivisme.

Bakounine gagne facilement James Guillaume à ses vues, ainsi que la petite élite de militants qui l'entourent et vont animer pendant huit ou neuf ans, les sections du Jura. Les activités de Bakounine, de ses nouveaux amis et plus particulièrement de James Guillaume se dressent contre l'autorité de Marx, Engels et Liebknecht et aboutissent à la scission de la Fédération romande, puis à celle de toute l'Internationale.

Quand, en 1871-1873, la scission gagne l'ensemble de l'Internationale, c'est à James Guillaume, beaucoup plus qu'à Bakounine, que la Fédération jurassienne doit d'avoir réussi à regrouper autour d'elle, les derniers individus qui feront survivre les restes de l'esprit de l'Internationale sur une base fédéraliste et autonomiste. Celle-ci survivra, en effet, encore quelques années et sera active, contrairement à la fraction demeurée fidèle au Conseil général. Cependant il faut bien se garder de qualifier la Fédération jurassienne de purement anarchiste, puisque le courant autonome ne sera constitué qu'après 1901. Il en est de même pour ce qui concerne James Guillaume qui, malgré son amitié pour Kropotkine, ne sera jamais, à proprement parler, anarchiste et ne revendiquera jamais l'action par le fait. Dès 1902, on commence à s'intéresser à ses souvenirs et ses documents sur la Première Internationale.

De retour dans son pays, il se rapproche du mouvement ouvrier

et monte, à La Chaux de Fonds, une nouvelle équipe au sein du socialisme neuchâtelois, où s'est constituée la Fédération des Unions Ouvrières de la Suisse romande (qui se fondra plus tard au sein de l'USS), dont l'organe n'est autre que l'Exploitée, dirigé par Margarethe Faas-Hardegger. Il y est invité à publier plusieurs articles pour, notamment, mettre en rapport les syndicalistes romands avec les éléments du Parti socialiste. Mais, dans sa défense du syndicalisme révolutionnaire, James Guillaume se heurte aux socialistes allemands, dont l'influence sur les partis des autres pays est considérable, après la fin de la Première Internationale. Il meurt le 20 novembre 1916 et est inhumé au cimetière du Montparnasse, à Paris.

Gustave Landauer, le pacifiste



Enfin, le troisième compagnon de route de Margarethe Faas-Hardegger, Gustav Landauer est né le 7 avril 1870 à Karlsruhe. Théoricien anarchiste allemand, après des études de philosophie, il adhère au parti socialiste démocrate, mais il en sera vite exclu, comme il le sera du groupe dissident Die Jungen. Benedikt Friedlander lui fait découvrir les oeuvres de Proudhon et de Kropotkine, qui l'amènent à l'anarchisme. Entre 1909 et 1915, il est rédacteur en chef de la revue Der Sozialist, influencée par la pensée pacifiste de Tolstoï, qui tire à environ 4 000 exemplaires. Il sera plusieurs fois condamné pour cette activité. Son organisation, la Fédération Socialiste compte 20 groupes, dont une colonie de végétariens Eden à Oranienburg près de Berlin. C'est à l'occasion d'échanges avec les syndicats révolutionnaires qu'il rencontre Margarethe Faas-Hardegger. Après la défaite des spartakistes, il s'engage avec Erich Muhsam dans le mouvement des conseils ouvriers. Le 7 avril 1919, la République des conseils de

Bavière est proclamée et, malgré l'opposition des communistes, Landauer devient responsable à l'éducation, désirant impulser la pédagogie de Francisco Ferrer et s'engager sur les voies de l'école nouvelle. Mais, après la tentative de putsch contre révolutionnaire du 13 avril, les communistes s'empareront à leur tour du pouvoir. Le 2 mai 1919, il est lâchement abattu dans la rue par des soldats, envoyés par le socialiste Noske pour mater l'insurrection bavaroise.

Regroupons nous, mais par affinité

Les liens qui lient les quatre personnalités anarchistes, Margarethe Faas Hardegger, Fritz Brupbacher, James Guillaume et Gustave Landauer sont très puissants. En effet, si leurs pensées divergent sur quelques points de détail, on remarque que chacun des compagnons de lutte de Margarethe partage les principaux chevaux de batailles qu'elle mènera au combat durant de nombreuses d'années, en tant que militante, puis secrétaire syndicale et rédactrice de l'Exploitée.

Il est, par exemple, fort à parier que Margarethe Faas-Hardegger et Fritz Brupbacher devaient se sentir plus d'une affinité, ne serait-ce que sur le terrain médical, qui fut, ne l'oublions pas, le premier secteur vers lequel, elle se tourna jeune fille, alors qu'elle cherchait un moyen de se rendre utile au combat des classes les plus défavorisées. Si, Margarethe n'y trouve pas son compte et abandonne l'apprentissage du métier, ce ne fut pas le cas de Fritz Brupbacher qui l'emprunta, tout en s'impliquant dans le mouvement néo-malthusien, pour le droit à l'avortement et à la libre sexualité. Un thème on ne peut plus cher à Margarethe.

Pour ce qui concerne les affinités que Margarethe Faas-Hardegger partage avec James Guillaume, il suffit de consulter

les dix-huit numéros de l'Exploitée pour se rendre compte que les articles qu'il signe dans la revue à laquelle il collabore touchent l'ensemble des préoccupations de Margarethe. Qu'il s'agisse de l'organisation syndicale des femmes, de leur condition, de l'anti-militarisme ou encore de l'éducation des enfants.

Enfin, quant aux multiples accointances qui ont probablement réunis Margarethe Faas-Hardegger et Gustave Landauer, il est fort à parier que leur vision commune du syndicalisme ne devait pas être la moindre, sans oublier leur admiration mutuelle pour les théories éducatives et pédagogiques des écoles modernes de Francisco Ferrer.

Les rares témoignages laissés par ses trois camarades concordent pour évoquer la vie de Margarethe comme "une existence qui ne fut parcourue que de plaies et bosses". Ils parlent encore, pour résumer son parcours, de sa prise de conscience syndicale, en passant par ses nombreuses participations aux actions et luttes sociales, ainsi que ses plus profondes convictions et ceci, jusqu'à sa dernière bataille, comme en témoigne sa participation aux marches militantes dans ses dernières années : *"d'une aventure humaine, souvent vécue dans la survie, l'illégalité et la marginalité"*. La sobriété de ces quelques mots nous laissent tout loisir d'imaginer dans quelles conditions précaires et aléatoires, cette femme de poigne dû mener son combat militant tout au long de sa longue vie.

Chapitre III - L'Exploitée : un succès d'estime qui en cache un autre...

Lors de son lancement, à l'occasion du 1er mai 1907, la revue l'Exploitée est diffusée à 10 000 exemplaires. Il s'agit donc d'un premier succès, mais celui-ci ne doit pas en cacher un second : le fort taux d'adhésion à la branche féminine de l'Union des Syndicats suisses (USS), c'est-à-dire, celle des femmes travaillant dans les usines, les ateliers et les ménages. Il signifie que la diffusion des idées de l'organisation commence à porter ses fruits, mais ne doit cependant pas faire oublier qu'il est également le résultat de l'organisation de plus d'une centaine de conférences, portées par Margarethe dans toute la Suisse, durant les années 1906 et 1907.

En mai 1908, un an après la parution du premier numéro, la rédaction de l'Exploitée adresse dans sa Une, un rapport encourageant à l'intention des ses lectrices, lecteurs et abonnés. En effet, pour l'année 1908, la version allemande, Die Vorkämpferin et la version française, l'Exploitée sont diffusées, pour chacune d'elle, 2 400 exemplaires mensuels, en moyenne :

"Aujourd'hui, à l'instar de la Vorkämpferin de la Suisse allemande, l'Exploitée, sa version francophone atteint le même tirage de 2 400 exemplaires. La première année est écoulée et les comptes seront publiés, aussitôt que tous les abonnés auront payé l'année 1907-1908. Mais, déjà maintenant, on peut constater que l'essai du printemps de 1907 a brillamment réussi et que nous avons, comme le Dieu créateur (!...) extrait quelque chose du néant".

Si on ne peut la charger d'un triomphaliste exacerbé, la rédaction de l'Exploitée se surprend à une douce euphorie, justifiée par les premiers résultats des ventes militantes et se dit "saisie d'un

immense espoir" :

"Si vous, abonnés de la première heure, restez fidèles à notre petit journal, la seconde année s'annonce favorable. Bien que cette année-ci, faute de temps - et non faute de commandes - nous n'ayons pas pu faire un numéro de propagande pour le 1er mai, de toutes parts nos camarades dévoués envoient des nouvelles adresses. Et comme sans doute beaucoup d'entre vous sont disposés à en faire autant, il sera envoyé le nombre voulu d'exemplaires de ce numéro-ci, ainsi que des listes d'abonnements à tous ceux qui en feront la demande".

Cette déclaration est suivie d'une autre du même type, qui paraît dans le numéro suivant, en juin 1908 :

"Aux amis et amies de l'Exploitée"

"En avril 1907, une lettre ouverte fut envoyée à tous les camarades de bonne volonté. Cette lettre apprenait aux camarades de la Suisse romande ce qui, jusqu'alors s'était fait en Suisse allemande, en matière de journal pour les femmes prolétaires. Les camarades furent invités à collaborer à la création d'un journal pareil en langue française, l'Exploitée, en envoyant des commandes pour le numéro de propagande du 1er mai. Ensuite, si ce numéro trouvait leur approbation, ils étaient priés de recueillir des abonnements et d'envoyer les adresses".

"Et bien ! Cette forme de bonne volonté à laquelle l'appel avait été fait se trouva partout. Le numéro du 1er mai eut un tirage de dix mille exemplaires et ensuite, les abonnements rentraient par douzaines des villages, par centaines des villes. Des mains innombrables et inconnues s'étaient mises à l'œuvre, et l'Exploitée, le journal de toutes les femmes qui travaillent, fut créé. Et il prospéra".

Ces premiers succès validés, la rédaction, pragmatique n'en revient pas moins sur l'esprit et les objectifs de l'organe, depuis sa création, afin qu'il puisse vivre de ses propres ailes :

"En créant l'Exploitée, nous n'avons pas créé tout simplement un journal de plus. Ce qui est infiniment plus important, c'est qu'il s'est créé ainsi un centre de rendez-vous, une tribune où les exploitées de toute condition, de tout âge, de toute opinion, viennent avec confiance apporter leurs plaintes et demander les renseignements qu'elles n'osent demander ailleurs".

S'il en est encore besoin, la rédaction sonne le rappel à toutes les participations de son lectorat :

"Les lettres de femmes et de jeunes filles opprimées et peignées sont même si nombreuses qu'une seule personne est dans l'impossibilité de répondre à toutes".

Est-ce déjà un appel de Margarethe à d'autres bonnes volontés ?

"Il faudrait plusieurs camarades dévouées pour suffire aux demandes adressées. On peut juger par là de la nécessité absolue d'un pareil centre de rendez-vous et de la grande utilité qu'il peut acquérir pour toutes nos femmes qui travaillent.

Pour autant, la rédaction n'oublie en aucun cas :

"Les remerciements les plus chaleureux aujourd'hui à tous les camarades qui, par leur aide, ont contribué à créer l'Exploitée. Merci à nos zélés collecteurs d'abonnements et à nos encaisseurs dévoués ! Merci aux camarades traducteurs qui n'ont pas hésité à sacrifier leurs heures de repos ! Et merci surtout aux camarades de l'imprimerie, sans lesquels, notre petite " Exploitée " n'aurait pu prospérer. Tout en ayant à faire la plus désagréable et la plus irrégulière des rédactions, ne recevant les manuscrits qu'au

dernier moment - ou même après ! - ils ont fait l'impossible pour déchiffrer les brouillons illisibles, en corriger le style, en deviner les intentions - même si elles n'étaient pas les leurs - et présenter à vous, amis lecteurs, un journal attrayant, ils ont fait infiniment plus que n'aurait fait un autre imprimeur. Ils ont travaillé de leur âme et en vrais camarades - et ce travail-là ne se paye que par la reconnaissance. La Rédaction."

Cette hommage rendu par la rédaction de l'Exploitée à toute son équipe, me donne, cent ans après, l'occasion et l'envie de le reprendre, à titre personnel, afin de remercier d'autres équipes, elles aussi plus ou moins anonymes, qui se sont succédées pour qu'une autre revue anarchiste, le Monde libertaire devienne ce qu'il est devenu aujourd'hui : un bel hebdomadaire, en bonne santé, après plus de 50 ans d'existence...

Chapitre IV - L'Exploitée, un ton qui ne convient à personne !

Problèmes " de femmes "

Dès sa création, le mensuel l'Exploitée apporte un ton nouveau dans le monde syndical. Une vision souvent éloignée de celle des hommes, qui souhaitent se polariser sur la seule lutte syndicale et préfèrent laisser aux femmes, les autres aspects attenants de la réalité sociale. C'est pourquoi, nous nous sommes efforcés, dans ce chapitre, d'essayer de répertorier les différentes thématiques qui résument le prisme des préoccupations dévolues aux ouvrières suisses et plus largement européennes, en ce début du vingtième siècle. Ces prises de positions correspondent, naturellement aussi, à toutes les actions menées par Margarethe Faas-Hardegger et toute l'équipe de l'Exploitée ¹.

C'est sans surprise qu'on aperçoit la principale préoccupation des femmes de cette époque, après la dénonciation de leurs conditions de travail. Il s'agit de la mise en avant d'une autre réalité, celle de la procréation, sans avoir la possibilité de recourir aux méthodes, dites alors anti-conceptionnelles. Plus d'une fois, Margarethe reprend l'expression de ses contemporaines qui ne supportent plus d'être forcées à la prostitution légale, représentée par le mariage. Quand encore, la misère et le trop grand nombre d'enfants non désirés ne les pousse pas, afin de pouvoir les nourrir, sur le trottoir, ce qui n'est pas exception. Une situation qui alors, les marginalise totalement, tandis que, selon les propos de Margarethe : les raisons qui les ont poussé vers cette ultime solution ne sont jamais évoquées et encore moins analysées par les penseurs de son temps, en général des hommes !

¹ Dans la seconde partie de cet ouvrage, tout le prisme des préoccupations dévolues aux suissesses et plus largement aux européennes de ce début de siècle, par une sélection aussi diverse que possible des thèmes des différents articles publiés durant les deux seules années 1907-1908.

Un journal qui effraie ouvriers et bourgeois

Il suffit de se replonger dans le contexte des années du début du vingtième siècle, pour voir surgir les principaux thèmes de revendications portés par les femmes. Ces dernières, qui alimentent les colonnes de l'Exploitée semblent souvent trop spécifiques aux hommes, qui refusent de les intégrer dans la réflexion globale sur l'exploitation sociale. Intégration qui, sans doute, impliquerait une profonde remise en question de leurs comportements individuels, durant cette période où le patriarcat est triomphant. Cependant, les hommes syndiqués font, d'une certaine manière confiance aux femmes, puisqu'ils leur laissent libre champ à une expression propre, et plus particulièrement dans une revue comme l'Exploitée.

L'Exploitée, un organe syndical dans lequel les femmes ne se gênent pas pour dénoncer leur double exploitation. La première, liée à leur condition d'ouvrières exploitées par le dictat de leur patron et la seconde, plus intime, liée à l'oppression que souvent leur maris leur font subir, une fois la journée de travail accomplie. Alors, elles se retrouvent confrontées à assumer leur seconde journée d'exploitation, qui consiste à jouer les mères de famille idéales, c'est-à-dire à faire les courses et le ménage, la lessive et surveiller à l'éducation des enfants, quand elles ne sont pas, par nécessité économique encore contrainte à exercer de l'ouvrage à domicile pour boucler les fins de mois difficiles.

Si ces revendications des femmes sont difficiles à exprimer et encore plus à faire admettre à leurs compagnons, elles suscitent un véritable rejet de la part de la société bourgeoise. En effet, les idées développées tout au long des colonnes de l'Exploitée échappent à l'entendement des bourgeoises ou des femmes plus privilégiées que les ouvrières, qui ne comprennent pas leurs pri-

ses de positions. Et plus particulièrement, en ce qui concerne le droit de choisir la limitation des naissances, ou pire encore, lorsque les femmes syndiquées osent prétendre à des droits qui nous semblent évident aujourd'hui, comme leur couverture par des assurances maladie, ou encore l'obtention de congés de maternité payés.

Face à ces différences sociales, l'Exploitée n'oublie jamais de rappeler à ses lectrices, les pièges tendus par la bourgeoisie, qui les exhorte au "respect de la légalité", c'est-à-dire à leurs propres valeurs. Celles exprimées par une population de bourgeoises privilégiées, ayant l'accès plus facile au contrôle des naissances et n'ayant pas à se soucier des contraintes quotidiennes, très lourdes pour les ouvrières.

Un autre élément de rejet de la part d'une partie du lectorat de l'Exploitée est attendant au ton général développé dans les colonnes de la revue et plus particulièrement, dans les articles signés de Margarethe Faas-Hardegger, qui n'a cessé de faire partager sa méfiance en ce qui concerne la hiérarchie et la bureaucratie. A ce sujet, il est d'ailleurs intéressant de noter que la version de l'organe de l'USS en langue allemande Die Vorkämpferin se fait beaucoup plus consensuelle, en tout cas pour ce qui concerne le ton employé, mois affranchi... Les instances centrales y ont-elles un plus grand contrôle de la ligne éditoriale, que dans la version francophone ?

Chapitre V - Les thématiques de l'Exploitée

De l'organisation du syndicalisme féminin

C'est sans surprise aucune, que nous trouvons, au fil de la lecture des dix-huit numéros de l'Exploitée, une grande majorité de textes consacrés à l'organisation de la lutte des femmes dans le monde du travail. Mais, bien évidemment, cette problématique n'exclue en rien, bien au contraire d'aborder une seconde réalité. Celle générée par l'activité salariée et qui se répercute, pour les ouvrières dans la vie quotidienne et familiale. Ces deux problématiques doivent donc être reposées au regard du contexte syndical et de la lutte des femmes pour leur émancipation à la fin du dix-neuvième et au début du vingtième siècle.

Selon les travaux de Geneviève Fraisse, chercheuse venue à l'histoire des femmes, par une quête du contexte historique de la philosophie européenne, la Révolution ouvre pour le féminisme, la possibilité de réclamer l'égalité au nom du droit naturel. Pour les femmes, il s'agit alors de s'inscrire dans la sphère politique et ceci, en dépit des arguments des partisans de leur exclusion. Or, à cette époque, on retrouve surtout ces idées évoquées dans la pensée des hommes sur les femmes, plutôt que celles de femmes exerçant leur propre raison. On se doit, toutefois, de faire l'exception notable des essais, publiés par quelques femmes libres, ou, tout au moins, plus bavardes, qui ont marqué cette époque. Impossible, par exemple de passer outre les considérations littéraires de Georges Sand sur la condition des femmes, tout comme sur l'engagement de Louise Michel, avant et après La Commune de Paris ou encore celles de Clémence Royer, philosophe féministe et femme de science, traductrice de Darwin et de Madeleine Vernet, militante pacifiste du début du siècle à la seconde guerre mondiale. Mais, les expériences laissées par ces dernières, toutes

riches qu'elles soient, nous en apprennent plus sur la pensée féminine et féministe que sur l'expérience historique des femmes et notamment en ce qui concerne leur organisation syndicale ¹.

Sur ce point plus spécifique de la condition des femmes, Michelle Perrot, chercheuse venue à l'histoire des femmes par l'histoire sociale du mouvement ouvrier français, nous rappelle dans ses premiers travaux sur les grèves ouvrières et les métiers des femmes, l'antiféminisme profond des travailleurs français (et par extension suisses...) du dix-neuvième siècle. Ils souhaitent que leurs épouses restent au foyer, considérant que le travail salarié et la mécanisation n'émancipent pas la majorité des ouvrières. Ils regrettent également, la dévaluation du travail domestique induite par le développement de l'emploi à l'extérieur du foyer ².

De fait, les relations entre les syndicats et les mouvements de femmes sont complexes et contradictoires. Le mouvement syndical, depuis ses origines, est dominé par la culture de l'ouvrier industriel où, sauf dans le textile, les hommes prédominent. Ce n'est donc pas une culture favorable aux femmes. Dans plusieurs pays, ces dernières sont donc amenées à créer leurs propres syndicats, parce qu'elles ne sont pas les bienvenues dans le mouvement syndical existant.

Cependant, il convient de rappeler que dès leur naissance, les syndicats ont défendu les droits des femmes. Et, par voie de conséquence, dans l'histoire du mouvement ouvrier, plusieurs femmes ont revêtu un rôle de " leader ".

¹ Sources : Geneviève Fraisse " Les Femmes et leur histoire ", Paris, Gallimard, Collection Folio histoire, 1998. Michelle Perrot " Les Femmes ou les silences de l'Histoire ", Paris, Flammarion, 1998.

² Source : Syndicats et ONG dans le développement social, un partenariat nécessaire, Dan Gallin, Global Labour Institut, 1999.

Flora Tristan Moscoso, active en France et au Pérou est auteur de L'Union Ouvrière, un plaidoyer avant-gardiste pour un syndicat général international. Louise Michel s'illustre, en tant que dirigeante de la Commune de Paris. Clara Eissner Zetkin prend la tête du mouvement des femmes socialistes allemandes et devient première secrétaire générale de la Fédération internationale du textile. Maria Jones, surnommée Mother Jones organise la lutte des mineurs nord-américains et fonde l'IWW. Grederica Montseny prend, pour sa part, la tête de la CNT, durant la guerre civile espagnole et la garde durant l'exil. Marie Nielsen, enseignante, devient la dirigeante de la gauche danoise avant la seconde guerre mondiale. Pour n'en avoir citées que quelques-unes, il n'est pas question d'oublier Margarethe Faas-Hardegger, qui comme nous le savons est nommée secrétaire de la Fédération suisse des syndicats et éditrice des revues L'Exploitée et sa version germanophone Die Vorkämpferin ". Le seul syndicat non mixte qui a survécu jusqu'à aujourd'hui, sous cette forme est le Syndicat des ouvrières du Danemark (KAD), créé au début du XXe siècle, parce que le Syndicat interprofessionnel des travailleurs (SID) avait, à l'époque, refusé d'admettre les femmes.

Aujourd'hui, les syndicats ont fait de sérieux efforts pour s'ouvrir aux femmes. Mais, cette avancée est surtout due à la conjonction de la pression croissante du mouvement féministe, ces trente dernières années et de l'augmentation de leur nombre dans le monde du travail. Ces éléments ont forcé l'élection de femmes dans les structures syndicales, ont fait remonter les revendications féminines vers le haut des priorités et de fait, la culture, les habitudes et les pratiques des organisations de travailleurs leur sont devenues plus accueillantes. Mais, malgré ces progrès constants, quoique lents, le mouvement syndical reste en grande partie une affaire d'hommes, et par là, une cible légitime de critique

de la part des groupes féministes.

L'Exploitée, un organe syndical qui s'ouvre aux femmes

Après ce rappel historique prenant en compte les difficultés des femmes à exprimer leurs revendications globales et spécifiques dans le milieu syndical masculin, il est intéressant de suivre l'évolution de leur discours. On peut déjà le remarquer en parcourant les dix-huit numéros de l'Exploitée, tandis que le ton s'affirme au fil des victoires remportées par les femmes, dans leurs luttes sur les lieux de travail.

Dans le premier numéro de la revue, qui paraît à l'occasion du 1er mai 1907, ne peut passer inaperçu, le contenu d'une " Lettre de France ", envoyée à la rédaction de l'Exploitée et signée Joséphine Hédelin, qui fait partie de l'Université populaire du XIV^e arrondissement de Paris. Ses camarades féminines de l'Université se disent ravies d'apprendre la naissance d'un journal destiné aux femmes travaillant dans les fabriques, les ateliers et les ménages et apprécient plus particulièrement son titre, l'Exploitée :

"Titre très heureusement choisi car, il indique clairement que vous n'avez pas l'intention de faire du féminisme à la façon des duchesses et des dames du monde."

Et Joséphine Hédelin de rappeler :

"La vraie lutte doit avoir pour but l'émancipation des femmes qui travaillent et qui souffrent sous l'exploitation capitaliste. Cette émancipation ne peut se réaliser qu'à la condition que se réalise en même temps l'émancipation des ouvriers, des exploités du sexe masculin."

"Et dans cette lutte, qui ne sera pas celles des femmes contre les hommes, mais des exploités et des exploitées contre leurs exploi-

teurs des deux sexes, nous aurons pour adversaires, non seulement des hommes, mais aussi des femmes : toutes les femmes qui soutiennent l'odieux régime capitaliste, qui en profitent et qui en vivent, qui tyrannisent les ouvrières dans les ateliers et les fabriques, les employées dans les magasins et les servantes dans les maisons bourgeoises, ou qui vivent dans l'oisiveté et le luxe aux dépens de la classe travailleuse."

Joséphine Hédelin termine sa lettre ouverte par l'annonce d'une première liste de vingt camarades qui s'abonnent à l'Exploitée, tout lui souhaitant le meilleurs succès ³.

La visibilité des femmes, de leurs revendications et de leurs luttes s'inscrit donc, dès le premier numéro, où l'on trouve également une brève rédigée par la rédaction de la revue qui remercie les demoiselles de la Coopérative de consommation, qui ont décidé de rejoindre le cortège syndical du 1er mai :

"Il n'y a pas plus belle illustration de la propagande coopérative, que cette illustration."

En juin de la même année, le mensuel se réjouit de la lutte des camarades chocolatières de Serrières, qui viennent de créer un syndicat indépendant contre le syndicat jaune que tente de créer un des patrons Suchard. Dans le même ordre d'esprit, l'Exploitée publie, le mois suivant, un article faisant l'éloge du regroupement syndical chez les ouvrières :

"Ne se résignant plus à connaître, comme certaines d'entre-elles le croient encore, une 'soi-disant vie meilleure', après leurs vie terrestre."

On devine aisément que se profile, derrière cette simple information, un message au sens subliminal fortement emprunt de

³ La version intégrale des textes cités dans le présent chapitre sont reproduits dans leur version intégrale, en seconde partie du présent volume.

l'esprit anti-religieux de la rédaction de la revue !

Dans le numéro daté de septembre 1907, l'Exploitée se gausse de :
"La vive émotion causée dans le clan patronal, par la formation de nouveaux syndicats et surtout de femmes".

Et l'éditorialiste, qui n'est autre que Margarethe de préciser la stratégie du mensuel syndical, en des termes assez incisifs :
"Les syndicats n'ont fait bien peu de choses jusqu'à présent pour aider réellement à l'émancipation des salariés, à part lutter sur des revendications salariales. Mais, les améliorations sont illusoire ou, tout au moins, passagères. Notre servage économique durera donc tant que se maintiendra l'Etat capitaliste. C'est pourquoi nous devons attaquer, dans nos syndicats, les bases mêmes de cet Etat".

On ne peut être plus clair et Margarethe de prendre le risque de déplaire à certains de ses camarades syndiqués aux tendances les plus molles et consensuelles...

En décembre 1907, la revue se fait un plaisir d'annoncer la création du premier syndicat des servantes de Zurich, dont les bourgeois ne trouvent rien de mieux que se moquer. Et, la rédactrice de L'Exploitée n'hésite pas d'une ligne pour leur renvoyer à la face :

"Si les bourgeois n'ont effectivement pas grand-chose à craindre, dans leur vie quotidienne, des grèves dans les ateliers de couturières, en revanche, ils rient déjà beaucoup moins, lorsque l'ouvrier de l'alimentation fait grève et leurs mets préférés, les forçant à se gaver des réserves dont regorgent leurs maisons."

Elle ne lâche pas prise pour autant et porte l'estocade en leur signifiant ce qui risque de les paralyser beaucoup plus :
"C'est l'idée de manquer de la présence des bonnes, pour cirer leurs bottines, faire et chauffer leur lit, car toutes ces petites choses, ils ne savent, ni ne les ont jamais faites !..."

En décembre 1907, le mensuel souligne la nouvelle organisation de la Fédération suisse des femmes prolétaires. Elle vient, en effet, de décider de laisser aux sections la plus large autonomie possible, selon les thèmes retenus :

- le travail à domicile,
- la protection des enfants forcés à travailler,
- le néo-malthusianisme,
- l'organisation de caisses d'assurance contre les charges de la maternité,
- les crèches communistes
- la formation syndicale.

Un beau programme d'illustration de l'autonomie et de l'auto-détermination revendiquée par la fédération des ouvrières. Cette nouvelle organisation a-t-elle eu l'assentiment de l'ensemble des hommes syndiqués de la Fédération, la revue ne le dit pas...

Une vision féminine de la lutte sociale

La place spécifique réservée aux femmes dans le monde du travail en ce début du XXe siècle est souvent évoquée dans les colonnes de l'Exploitée. Ainsi, en août 1907, la revue donne un aperçu de l'ambiance qui règne au sein des " bagnes pour les ouvrières ", comme celui de Landeron où, celles-ci sont :

"Sous-payées, soumises à une double autorité patronale grossière, tandis qu'elles gardent leur rancœur dans un silence imposé par la peur de ne plus subvenir aux besoins des enfants qu'elles

ont en bas âge."

Dans le même registre, la revue rappelle, en septembre 1907, que les salariées de la fabrique de cigares d'Yverdon sont toujours sans travail :

"Les fabriques des alentours refusant de leur en donner et ne pouvant en trouver ailleurs en Suisse allemande, car trop liées par la garde de leurs enfants."

L'éternelle double peine des femmes... privées de mobilité, à cause de leurs doubles journées au travail, puis à la maison !

En octobre 1907, l'Exploitée constate une légère augmentation des salaires, mais hélas dépassée par celle des prix. Aussi les femmes ont de plus en plus recours au travail à domicile, où elles doivent également s'occuper de leur marmaille, ou si elles travaillent en usine, s'ajoutent les frais de crèche :

"Au bout du compte, c'est toujours la même famine qui sévit et ce, malgré les quelques avancées obtenues par les luttes sociales."

Aussi, la revue, face à la vie chère, incite les femmes à s'organiser vers des achats groupés dans des coopératives ouvrières.

Dans le même numéro, l'Exploitée recommande à son lectorat de boycotter les cigares de Lavallaz (Monthey) et les cigares Vautier Frères (Yverdon et Grandson), de ne plus en acheter, d'interdire leur vente dans les magasins de coopératives de consommation et de les remplacer par les cigares Helvetia, de la coopérative de production qui occupe les grévistes !

En mars 1908, la revue publie un texte, plus théorique d'Octave

Mirbeau ⁴, sur les conditions des femmes travaillant par l'intermédiaire des bureaux de placement. L'auteur y dénonce l'exploitation qui s'y exerce :

"La candidate, en général résolue à s'adresser aux bureaux de placement pour trouver des places de domestiques au rabais, afin de ne pas sombrer dans la misère, s'engage à leur verser 3 % de leurs salaires annuels, même si la jeune femme ne garde la place qu'une dizaine de jours, pour des raisons d'exploitation ou d'irrespect d'un minimum de décence dans les tâches demandées."

Octave Mirbeau cite le cas d'une femme qui après avoir enfilé 7 places différentes en 4 mois se retrouve devoir, 7 fois 3 %, à sa placeuse !

Enfin, en août 1908, l'Exploitée cite le cas d'une grande fabrique de borderie suisse, située à Arbon. A la suite de la crise économique, le patron décide de la fermer. Mais, conséquence directe, ce dernier expulse également de leur logis, les salariés licenciés, dans la mesure où ils ne payent plus leur loyer... Et la rédaction d'insister sur l'ambiguïté de l'existence de l'institution philanthropique des maisons ouvrières appartenant aux fabricants, dans laquelle les ouvriers remerciés perdent tout, lorsqu'ils sont licen-

⁵ Biographie d'Octave Mirbeau : Il passe une enfance difficile, à 15 ans, il se fait renvoyer de son collège jésuite. En 1872, il gagne Paris, devenant secrétaire particulier d'un Maréchal. Pendant 14 années, il sera domestique ou 'nègre'. L'année 1884 marque un tournant dans la vie de l'auteur. Délaissé par sa femme, il tire un bilan pitoyable de sa vie. Il n'a été qu'un serviteur. Dès lors, il donne à sa vie une nouvelle tournure. Il utilisera sa plume pour défendre les causes 'justes' et vraies. Ses oeuvres, d'abord fortement autobiographiques, tel " Le Calvaire " en 1886, dépeignent la face noire de la société. Dans les années 1890, il fustige les nationalistes, les antisémites dans divers quotidiens, et s'investit auprès des artistes pour les faire connaître du public. Grâce à l'affaire Dreyfus, Mirbeau trouve une raison d'écrire sans pareille. Dreyfusard convaincu, il se lance dans la défense du soldat, collaborant avec son ami Emile Zola. En 1900, son roman-feuilleton " Le Journal d'une femme de chambre " rencontre un franc succès. " Les Affaires sont les affaires ", pièce de théâtre représenté à la Comédie-Française en 1903, rencontre un triomphe. Riche, Mirbeau délaisse sa plume. La maladie et les événements de 1914 le désespèrent. Il meurt le jour de son anniversaire en 1917.

ciés. Dans ce cycle infernal, la plupart d'entre eux n'ont plus qu'à s'acquitter de leurs loyers de retard, en laissant leurs meubles, avant de partir trouver de l'embauche ailleurs, dans une région où le travail manque...

De la triste condition des femmes

Le thème de la condition des femmes, hors champ du travail est peut-être, avec l'éducation des enfants, le plus abordé par l'Exploitée. Et pour cause, à cette époque, les moyens contraceptifs sont confidentiels et pratiquement seuls, les milieux des libres penseurs et des anarchistes font une propagande active en leur faveur. Il est vrai qu'il n'est pas rare de voir des femmes ouvrières à la tête d'une bonne dizaine d'enfants, sans compter ceux qu'elles perdent en route, faute de soins et de moyens pour les élever correctement. En revanche, les bourgeoises, grâce à leurs connaissances et à la solidarité des classes dominantes n'en comptent souvent au maximum, que trois par foyer.

C'est alors que se développe en France et aux Pays-Bas, le mouvement " néo-malthusianiste ", et ce, notamment, après son congrès international qui a lieu à Paris en 1900. La décision y est prise de diffuser les techniques de prévention des naissances et d'avortement. Mais la répression ne se fait pas attendre.

En France, ce sont Paul Robin, E. Armand (pseudonyme de Ernest-Lucien Juin), Charles et Jeanne Humbert, qui en font les premiers, les frais. Puis, la répression de " l'ordre moral " traverse les frontières pour atteindre, en Autriche, Pierre Ramus et Margaret Sanger et son équipe à New-York. Enfin, en Suisse romande, Henri Baud et Margarethe Faas-Hardegger subissent également la répression, ainsi que les médecins zurichois Fritz Brupbacher et Max Tobler. Toutes ces personnalités seront pour-

- suivies, mises à l'index, voire condamnées, pour les motifs divers de propagande et pratique de l'avortement, ou encore, de pratique de vasectomies.

Durant les deux années de sa parution, les colonnes de l'Exploitée en font un large écho. En effet, les notions qui séparent la femme consciente de la bonne mère génitrice et soumise, y sont plusieurs fois évoquées. Les articles concernant la contraception et le contrôle des naissances y sont pléthore. Et la dénonciation de ce distinguo atteint son paroxysme avec la publication d'une brève évoquant l'histoire d'une femme " sanctifiée " par la presse bourgeoise parce qu'en deux ans :

"Elle a réussi à mettre au monde sept enfants (dont deux couples de jumeaux et un de triplés) en plus de ses 3 aînés ! Les journaux bourgeois l'ont gratifié de 'mère heureuse' !"...

Dès le premier numéro de l'Exploitée, Margarethe Faas-Hardegger, rédactrice de la revue ouvre les colonnes du mensuel sur un cri, lancé aux femmes par l'intermédiaire d'une certaine "Corinne" qui remet les pendules à l'heure...

Corinne rappelle que, depuis les temps les plus reculés de l'histoire, la femme a toujours été représentée comme objet de mépris et ceci, autant sous les théocraties occidentales qu'orientales et : *"Rendue seule coupable, de tous les vices."...*

Comme pour illustrer ce mépris fondamental auquel sont exposées les femmes, depuis l'origine de l'humanité, jusqu'en ce début du vingtième siècle, la rédaction de la revue met en avant, un appel à la raison rédigé par le député socialiste Valentin Grandjean, intitulé Malthusianisme :

"Les grandes familles se rencontrent presque toujours dans la

classe ouvrière et non pas dans la bourgeoisie (...), parce que les bourgeois connaissent les moyens de restreindre leur progéniture, tandis que les ouvriers les ignorent. Les parents mal portants mettent souvent au monde des enfants qui, héritiers de leur mauvaise santé, sont fatalement condamnés à une vie de souffrances et de misères (...), tandis qu'ils n'ont pas demandé à naître et pâtissent néanmoins de ces maux intolérables. Pourquoi la maternité n'est-elle pas libre, consciente réfléchie, réalisée dans les meilleures conditions de santé et économiques ?"

A la suite de ce constat réaliste, Valentin Grandjean rappelle qu'un Groupe Malthusien vient de se constituer à Genève. Il a pour objectif de diffuser les saines notions d'hygiène et de morale inter sexuelles.

Afin d'essayer de rassembler un maximum de lectrices de l'Exploitée derrière cette initiative, Valentin Grandjean cite les personnalités adhérentes de la première heure, au Groupe Malthusien de Genève, parmi lesquelles on compte : le professeur Auguste Forel, le docteur Daïnor, Margarethe Faas, les députés Valentin Grandjean, Alfred Devenoge et de nombreux membres des organisations syndicalistes et socialistes.

Il termine son encart en rappelant l'organisation de consultations médicales et n'hésite pas à convier le lectorat de la revue à s'adresser :

"Pour tous renseignements à l'auteur de ces lignes, Valentin Grandjean, 106 Eaux-Vives, Genève."

Toujours au sein de cette même problématique, en novembre 1907, l'Exploitée rapporte le cas d'une mère de 4 enfants dont le cinquième est mort en couche. Le médecin de famille tente alors,

d'expliquer au mari, qu'elle ne pourra plus en avoir, sans pour autant, le renseigner sur les méthodes contraceptives... Suite à ce triste silence, sa femme est de nouveau enceinte et meurt en accouchant... La faute à qui ? ...

En décembre 1907, la revue se penche sur un autre fait divers. A Genève, une sage-femme a été arrêtée pour pratiques abortives. Elle se défend et dénonce l'hypocrisie de la société bourgeoise suisse, protestante et bien pensante qui s'empresse de la condamner, alors que cette dernière catégorie sociale a également recours aux mêmes pratiques !...

Mai 1908, la rédaction de l'Exploitée constate que le Journal suisse de Berne se réjouit que, deux femmes ont été arrêtées pour avoir avorté. La rédaction de l'Exploitée rappelle simplement, qu'elles ne l'auraient peut-être pas fait, si elles avaient eu la possibilité, de nourrir et d'élever correctement leurs enfants !...

Dans le numéro de juin 1908, le mensuel rapporte un autre fait divers. Une logeuse déclare au commissariat des Archives, à Paris, qu'elle vient de trouver dans une chambre de sa maison, une enfant nouveau-née à moitié asphyxiée. Le commissaire de police, après avoir porté la gamine aux Enfants Assistés, apprend que la mère est partie travailler. En fait, elle venait d'accoucher, seule, pendant la nuit. Au matin, prise entre le choix de soigner son enfant et ce lui de perdre sa place, elle alla travailler toute la journée...

Et Margarethe de conclure :

"Quelle jolie société que la nôtre !..."

Enfin, dans le dernier double numéro de l'Exploitée, daté de septembre / octobre 1908, une certaine Ida Reymond fait une syn-

thèse sur le droit des femmes, dans laquelle elle rappelle que les lois et l'opinion font de la femme une personne d'ordre inférieur, qui ne sert qu'à obéir à l'homme. Ida illustre sa pensée par un axiome fort en couleur :

"Si le prolétaire est malheureux, il y a quelqu'un de plus malheureux que lui : c'est la femme et la fille du prolétaire. Améliorer le sort de la femme, c'est améliorer le sort de l'humanité".

Ce slogan sera repris en... Mai 1968, par le mouvement féministe, ce qui prouve qu'en matière d'émancipation des femmes, l'histoire avance bien lentement !

Aussi, Ida Reymond conclut ses propos en conseillant aux femmes de refuser d'être les esclaves du monde actuel et de se préparer à devenir les compagnes des l'homme de la société future. Si elles n'en ont pas la force, elles en ont le nombre et en fin de course : c'est l'union qui fait la force. Et ce cri d'espoir :

"Le passé nous raconte le long esclavage de la femme, l'avenir nous promet plus que cela, il nous fait entrevoir la liberté. La justice est en route ; elle vient !"

Les syndicalistes ne sont pas des suffragettes

En mai 1908, une certaine Ernestine prend la plume pour se pencher sur le droit des femmes et développe sa démonstration dans l'Exploitée. Elle part du postulat que si les femmes n'ont pas le droit de vote, ce n'est pas uniquement de la faute des hommes, qui se sont toujours accaparés le droit des affaires publiques, sous couvert d'une intelligence et d'une force physique supérieure, mais que les femmes en sont également responsables. Pour l'auteur, ces dernières se sont trop facilement prêtées, de bonne grâce, à l'argumentation masculine. Aussi, Ernestine trouve bien

naïf de dire que, si la femme jouit d'une position sociale inférieure à l'homme, c'est uniquement de la faute de ce dernier.

Elle conclut son argumentation en rappelant que le droit de vote n'est pas, des revendications féministes, la plus importante, mais que l'instruction et l'éducation données dans les familles ont la priorité, car seule l'égalité entre les filles et les garçons, feront avancer la cause des femmes.

Dans le même numéro, l'Exploitée règle ses comptes avec les suffragettes de la revue la Suffragiste et tient à bien marquer le distinguo entre, les féministes que Margarethe appelle avec ironie, ses camarades de la plume et, les féministes qui travaillent et revendiquent leurs droits auprès des hommes, contre les patrons.

En janvier 1908, Margarethe Faas signe un article sur le droit au suffrage universel, accessible également pour les femmes qui travaillent, c'est-à-dire à l'ensemble des femmes, une démarche qui s'oppose à la proposition perverse de politiciens qui, dans quelques Etats suisses souhaitent accorder le droit de vote uniquement aux femmes possédantes, issues de la bourgeoisie, en excluant, de fait, celles qui travaillent :

"Nous, femmes qui travaillons, sentons que c'est une profonde injustice de nous faire vivre sous des institutions, à la création ou à la réformation desquelles nous ne pouvons collaborer. Puisque c'est nous qui envoyons les enfants à l'école, nous qui souffrons dans les hôpitaux et les maternités, il nous semble qu'il faudrait bien nous permettre de dire notre mot dans toutes ces affaires auxquelles nous ne pouvons nous soustraire."

"La bourgeoisie, pour agrandir ses chances politiques veut donner le droit de suffrage aux bourgeoises, c'est-à-dire aux femmes

qui possèdent et qui exploitent. Et, en faisant cela les bourgeois disent : 'Voyez ! Les socialistes ont inscrit depuis cinquante ans, dans leur programme, l'égalité des droits pour les deux sexes, mais c'est nous, les bourgeois, qui réalisons ce principe ; les socialistes n'y pensent pas' "

"Voilà comment les bourgeois leurent les femmes dans les Etats où ils se sentent menacés par les prolétaires et forcés de lâcher une partie de leurs privilèges en essayant toutefois d'attirer à eux, pour de longues années, la femme trompée. Or, pour nous, femmes prolétaires, il importe de déjouer ce truc !"

Et Marguarethe de détailler les quatre résolutions prises durant le Congrès International des Femmes Socialistes :

1. Donner des droits politiques aux femmes qui exploitent sans en donner aux femmes exploitées est une réforme toute bourgeoise faite aux frais du prolétariat entier, masculin et féminin.

2. Pour nous, femmes prolétaires, une pareille réalisation partielle du principe de l'égalité, même si elle ne nous nuisait pas, n'a pas pour nous l'importance morale qu'elle a pour les bourgeois, le principe d'égalité des deux sexes étant depuis longtemps réalisé dans nos organisations prolétariennes.

3. Nous ne voyons pas, à l'instar des femmes bourgeoises, dans l'action politique, un moyen de devenir députées. Nous voulons des droits politiques pour amener la femme à la critique de l'Etat actuel.

Nous ne considérons pas - comme le font les bourgeoises - le droit de suffrage comme un outil pour réparer l'Etat vermoulu, mais comme une arme pour le détruire.

4. Pour toutes ces raisons, nous, femmes prolétaires, si l'on veut donner le droit de suffrage à nos maîtresses sans le donner à nous, les travailleuses, nous protesterons contre un pareil privilège, nous lutterons contre tous ceux et toutes celles qui défendent un pareil projet.

Et pour conclusion :

"Tout ou rien ! Qu'on nous laisse dans la situation actuelle sans créer, tout en nous nuisant, l'ombre illusoire d'un droit. Qu'on fasse justice entière et qu'on accord à la femme l'importance politique conforme à son importance économique : un suffrage vraiment universel ! Marguarethe Faas."

Des violences faites aux femmes

Pour aborder un autre angle de la condition des femmes, en mai 1907, l'Exploitée publie une brève on ne peut plus alarmante. Il s'agit du témoignage d'une femme qui a subi les violences d'un mari jaloux et lui a arraché le nez, tandis qu'une somme dérisoire lui a été accordée pour réparation !

On a l'impression de passer de karibs en sillas, avec la publication dans le numéro d'octobre 1907 de l'Exploitée, d'un fait divers signé Alexandre Brière de Boismont, l'auteur de l'ouvrage Du suicide et de la folie du suicide. Il raconte comment une jeune femme, travaillant nuit et jour, pour subvenir aux besoins de sa famille a décidé de mettre fin à ses jours, à bout de ressources et de forces. Elle finit par lâcher sur son lit de mort :

"Puisque ma vie est inutile, puisse au moins ma mort, faire entrer ma mère dans un établissement de charité".

Cette anecdote macabre résume trop bien, la réalité sociale de l'époque, le peu de solutions apportées aux souffrances des plus

pauvres populations, soumises en dernier recours, à la charité religieuse...

De la critique sociale

Le ton des articles consacrés par l'Exploitée à la critique sociale est le plus souvent ludique et moqueur.

Dans la revue de juillet 1907, la revue se penche sur les derniers accessoires masculins de mode en vogue dans les milieux de la bourgeoisie allemande masculine, la cravate en fil d'argent et pour les femmes : les gants en or. Deux objets de luxe obsolètes, dont le prix d'achat représente souvent plusieurs années de salaires pour les prolétaires.

En août de la même année, le mensuel ironise sur les difficultés qu'éprouvent les bourgeois à trouver une bonne :

"Les jeunes filles n'ayant plus de goût pour une occupation les rendant plus serves que servantes !..."

Dans le numéro de février 1908, l'Exploitée fait passer un petit texte qui s'apparente à une piqure rappel de principe, adressé à un hypothétique lectorat de bourgeoises :

"Nous, femmes prolétaires, n'avons rien de commun avec les femmes qui ne travaillent pas et notre mouvement n'a rien à faire avec le mouvement de celles qui vivent du travail d'autrui".

Les réactions ne tardent pas et dans le numéro suivant, la rédaction ironise sur l'une d'entre-elle :

"L'Union des Femmes à Genève, nous a renvoyée la 'méchante Exploitée' avec la mention 'Refusé, refusé. S.M. Présidente Union des Femmes'!"

De l'éducation des enfants

A la lecture des dix-huit numéros de l'Exploitée, on constate que les sujets se rapportant à l'éducation des enfants figurent en bonne place, au sein des préoccupations essentielles des femmes syndiquées, et cela de façon récurrente.

En septembre 1907, la revue relate un incident survenu, tandis qu'un enfant a été blessé par un camarade qui jouait avec un pistolet factice, mais constituant néanmoins un danger mortel. Et la rédaction de déconseiller aux mères de leur donner des jeux dangereux les invitant à la violence.

Le mois suivant, le mensuel rend compte d'une véritable tragédie. Un incendie a fait pour victimes, trois enfants de 1, 2 et 4 ans, morts par asphyxie, après avoir, laissés sans surveillance, joué avec des allumettes. La presse bourgeoise accuse la négligence et l'irresponsabilité des parents. En revanche, l'Exploitée explique que les parents de ces trois enfants travaillent tous les deux dans une fabrique et n'ont donc, de ce fait, aucun moyen de surveiller les faits et gestes de leur progéniture, restée seule à la maison. Et la rédaction de conclure :

"Il est sûr que ce genre d'accident touche surtout les enfants d'ouvriers et épargne les enfants de riches, qui, ces derniers auraient tout aussi bien pu être gardés par la propre mère des enfants incendiés !"

Dans le numéro de mai 1908, Margarethe monte au créneau, pour condamner l'exploitation des enfants au travail. Elle rappelle, après une démonstration sur le bon sens des paysans qui ne feraient jamais travailler un animal trop jeune, qu'en pratique :

"Seuls les ouvriers syndiqués luttent avec persévérance pour l'abolition du travail de l'enfant, ont la volonté et se donnent les

moyens d'abattre les deux puissances ennemies de toute culture humaine : la rapacité patronale et la misère ignorante."

Dans le même numéro, la revue déconseille aux mères de famille de donner de l'alcool aux enfants, une pratique courante à la fin du XIXe et au début du XXe siècles. Doit-on d'ailleurs rappeler que la majorité des militants anarchistes, se méfiant des ravages de l'alcool, responsable de l'abrutissement des masses, conseillaient aux militants et ouvriers, la sobriété et certains d'entre eux, de s'abstenir de manger même, de la viande. Ainsi, l'Exploitée évoque, dans un autre numéro, l'arrestation pour ivresse, d'un vigneron des environs de Montreux, qui, une fois relâché, rentra chez lui et tua sa femme à coups de hache.

Et la rédaction de la revue de rappeler à ses lectrices femmes et mères qu'elles portent une part de responsabilité dans les crimes résultant de l'alcoolisme :

"En donnant à leurs enfants, du vin et de la bière, à toutes les occasions qui se présentent."

Toujours le numéro daté de mai 1908, l'Exploitée met en avant, la fondation par Francisco Ferrer, de L'école rénovée. Il s'agit d'une publication pédagogique mensuelle d'élaboration d'un plan d'éducation moderne. Aussi, la rédaction engage son lectorat à soutenir cette tentative d'éducation rationnelle, ou d'adhérer à la Ligue Internationale d'Education de l'Enfance, dont L'école rénovée est l'organe.

A cette époque, les Écoles modernes de Francisco Ferrer constituent une liaison entre le mouvement syndical et les milieux alternatifs. Elles organisent également des cours du soir, sous la forme d'éducation permanente. Leur but est de développer l'en-

seignement, dans un pays où l'éducation rudimentaire même, se heurtait à :

" Toutes les possibilités du progrès et au développement naturel de l'individu ⁵."

Dans le numéro de juillet 1908, le mensuel s'interroge à propos de la question de l'éducation sexuelle et constate que les conditions d'approche ne sont pas les mêmes pour les garçons que pour les filles :

"Les premiers font leurs premières armes où le vent les pousse, mais ramènent souvent des maladies, faute de conseils qu'ils ne savent auprès de qui trouver puisque 'on ne parle pas de ces choses-là' ! Pour leur part, les jeunes filles ont plus de mal à cacher l'attente d'un enfant, que les garçons une simple maladie. Mais, faute de pouvoir se confier, elles optent trop souvent pour le silence et courent au mariage, sans avoir satisfait leur curiosité et sans beaucoup d'information sur leur nouvel état. Puis, une fois mariées, les femmes comprennent que la peur devant la grossesse est beaucoup moins une question morale, qu'économique."

La rédaction de conclure :

"La peur devant la grossesse est loin de disparaître avec le mariage, lorsque la loi interdit l'avortement !"

De la politique, de la religion et de l'armée

Dans son numéro de juin 1907, l'Exploitée aborde une analyse sur les premiers écrivains romantiques à critiquer la bourgeoisie, suivis des naturalistes, tandis qu'au début du XXe siècle, la critique est principalement abordée sous le biais économique... La lutte sociale ayant fait reculer les autres préoccupations !

⁵ Sources : Hem Day, le Monde libertaire, novembre 1959. Jean-Marc Raynaud " Un siècle d'éducation libertaire ", Increvables anarchistes, Editions du Monde libertaire.

Question religion, en août 1908, la revue rapporte un événement qui démontre bien les rapports de pouvoirs entre les exploités et leurs alliés, contre les exploités. Des jaunes armés par leurs patrons tirent des coups de revolver sur des ouvriers sur bois qui menacent de faire grève. Les jaunes fusilleurs seront protégés par l'Etat, avant que l'un d'entre eux, qui s'est laissé aller à son vice, "coutumier, du reste", de... violer des fillettes de dix à douze ans soit condamné !

L'Exploitée fait remarquer qu'en résultat des courses, sous prétexte d'accusations puérides (menaces entraves à la liberté du travail, etc.), les 42 ouvriers ont, pour leur part été sommés de comparaître devant la cour d'assises, accusés de " voleurs, faussaires, criminels et assassins " ! Dans le genre, justice à deux vitesses, on ne fait pas mieux.

En matière de religion, dans le numéro de février 1908, la revue pose une question aux bâtisseurs d'églises qui lancent des souscriptions par le biais des loteries :

"S'ils désirent bâtir des maisons à leur Dieu, pourquoi ces messieurs demandent-ils de l'argent à ceux qui ne sont plus de leurs fidèles ? N'y a-t-il donc plus assez de chrétiens ?"

Pour ce qui concerne l'antimilitarisme, en juin 1908, l'Exploitée relève dans le journal ouvrier, La Voix du peuple, un article rapportant qu'en Suisse romande, des mères ouvrières envoient leurs fils dans les corps des cadets. La rédaction s'insurge et met en garde ses lectrices, face à de telles pratiques, en leur rappelant que :

"Jamais les hommes ne sont aussi grossiers, brutaux, autoritaires et égoïstes avec les femmes que lorsqu'ils reviennent du service militaire."

- Aussi, la rédaction recommande aux mères d'éviter de déchaîner en leurs fils, dès leur âge le plus tendre, tous ces mauvais instincts.

Toujours au sujet de l'armée, l'Exploitée suggère dans son numéro de mai 1908 de renoncer aux grandes manœuvres militaires prévues dans le cours de l'année, car celles-ci représentent une dépense de dix millions de francs suisses, alors que les paysans ont été durement touchés. La rédaction de la revue reprend alors, la suggestion du camarade Meister, parue dans la Tagwart, journal socialiste de Berne, de consacrer cet argent à aider les paysans les plus démunis, après une mauvaise année de récolte. Mais, la rédaction de l'Exploitée constate que la presse bourgeoise et les tenants du sabre, ne l'entendent pas de la même oreille :

"Nos marionnettes militaires, qui se sont toujours intitulées 'les vrais amis du paysan' ont l'écume aux lèvres, à l'ouïe de cette proposition pratique. Et, dans leurs journaux, ils déclarent que supprimer cette année la levée des troupes serait mettre en danger la patrie et puis, surtout, ce serait absolument contre la lettre de la loi ! Ainsi, la raison doit s'incliner devant la loi ?"

International

En parcourant les dix-huit numéros de l'Exploitée, on remarque que les brèves et articles consacrés aux luttes internationales ne font pas " légion ". On peut supposer que cette carence s'explique probablement par la rareté des informations envoyées par les correspondants étrangers.

Cependant les numéros sont égrainés par des brèves. Par exemple, l'une d'entre-elles relate l'écrasement brutal de la révolte des paysans roumains en été 1907. Mais, plus généralement, les

informations internationales sont l'écho des luttes syndicales, menées dans les pays voisins, comme la grève courte, mais efficace des couturières et tailleurs pour dame de Vienne, en Autriche, toujours durant l'été 1907.

Dans son numéro de septembre 1907, L'Exploitée se penche sur les conditions du travail à domicile en Belgique, basée sur une enquête ouverte par la Fédération des Unions Professionnelles d'Anvers, au sujet des salaires des ouvrières travaillant en chambre, pour les magasins de confection, sous payées. Ces dernières sont les victimes du Truck système, qui débarque, à cette époque, tout droit des Etats-Unis, où il est pratiqué sur une grande échelle. Il s'agit de payer une bonne partie du salaire en nature et d'obliger les ouvrières à prendre leurs fournitures dans la maison mère : bénéfices patronaux garantis !

En février 1908, la revue évoque les conditions de vies insupportables de la population pauvre russe, particulièrement en hiver, sous des températures avoisinant les mois 20 degrés, apportant leur lot de faim, de mortalité infantile et surtout, de famine.

Le numéro de juillet 1908 fait état de la grève de 20 000 travailleurs italiens de Parme (Italie) contre leurs propriétaires et ses conséquences. Onze ouvriers de campagne ont été condamnés à vingt-quatre ans et demi de prison ! Les deux secrétaires du mouvement de Parme sont condamnés pour propagande antimilitariste, l'un à quatre ans de prison, l'autre à plus de quinze. La rédaction de la revue regrette le sort réservé à ces camarades, victimes de la répression formalisée par les forces réunies de la police, de l'armée et de l'Etat. Elle prône l'union des travailleurs contre la bourgeoisie, qui seule pourra vaincre son " fantasme de

vouloir décapiter le mouvement " !

Dans le même numéro, on lit un article sur une grève qui a éclaté dans une fabrique de papiers, près de Lugano. Les ouvriers et ouvrières y demandent une réduction des heures de travail, la journée de dix heures. Commentaire de la rédaction de la revue : *"Ce serait déjà trop dans une usine pleine de vapeurs délétères..."*

Cette fabrique, propriété d'une société anonyme, paie des salaires inférieurs à ceux pratiqués en Italie, alors qu'elle est : *"Privilégiée, vu qu'elle bénéficie des droits dont sont frappés les papiers à leur entrée en Suisse."*

Et la rédaction de l'Exploitée de soulever la question, de ce que nous appelons de nos jours, l'externalisation, en ces termes : *"Nous verrons si le trust suisse des fabricants de papiers préférera soutenir son vil concurrent, plutôt que de le voir céder d'un pouce à l'organisation si détestée' des ouvriers auxiliaires des arts graphiques..."*

Chapitre VI - Début du conflit avec les instances centrales

Après un an d'existence, les résultats enregistrés par le Comité central du syndicat suisse des Ouvrières, ainsi que par les revues *Die Vorkämpferin* et *L'Exploitée* sont bons, comme le souligne un extrait du rapport annuel du Syndicat, publié dans le numéro d'avril 1908 :

"Durant la dernière année 1907-1908, le nombre des abonnées privées à nos organes de lutte (Die Vorkämpferin et L'Exploitée) a augmenté. Les sections ont de plus en plus compris qu'il est préférable de voir les membres inscrits individuellement comme abonnés et payant eux même leur remboursement."

L'avenir s'annonce même prometteur, au niveau de l'élargissement de la diffusion des deux revues :

"Des pourparlers sont en cours avec l'Association suisse des ouvriers du Textile et son président, le camarade Eugster. Si ces pourparlers aboutissent avant le 1er mai, la " Vorkämpferin " sera envoyée à l'avenir à toutes les ouvrières du textile dans la famille desquelles une personne reçoit le " Textilarbeiter ", organe obligatoire. Au cas où la " Vorkämpferin pourrait paraître tous les quinze jours dans sa troisième année d'existence, cette entente serait très facile. La rédaction et l'administration ont calculé que l'abonnement annuel à la revue paraissant deux fois par mois reviendrait à 1 franc 50 et vous donneront à ce sujet un rapport détaillé au congrès et nous vous recommandons vivement d'accepter cette proposition."

En revanche, le ton se fait plus critique pour ce qui concerne les autres activités du Comité central de la Fédération suisse des Ouvrières :

"A la fin de cette nouvelle année d'activité, le comité central se fait un devoir de vous présenter un rapport de son travail. Nos séances de comité ont eu lieu chaque mois, nous y avons discuté et quand cela était possible, nous avons réglé les correspondances reçues des sections."

"Nous devons reconnaître que tout ce qui eût été possible et nécessaire, n'a pas été fait, surtout, quant à l'agitation. Nous regrettons un certain relâchement de la part des sections. Pour ce qui est de la caisse, les comités de section nous ont communiqué fort peu de chose. Les rapports donnent quelques détails sur leur activité. Il faut reconnaître que la situation financière des sections, composées essentiellement de femmes gagnant un maigre salaire, n'est pas brillante et nous empêche de progresser rapidement."

Cependant, ces bons résultats enregistrés par les deux revues et l'Association suisse des Ouvrières n'empêchent pas Margarethe Faas Hardeger d'entrer en conflit avec les instances du Comité syndical fédéral. Et ceci dans un contexte un peu particulier, qui oppose les " centralistes " aux " localistes " dont les deux conceptions antagonistes seront développés au cours du congrès de la Fédération suisse des Syndicats professionnels, à Bienne en avril 1908 :

"La Fédération suisse des Syndicats professionnels, durant le prochain congrès, va devoir se positionner sur des questions extrêmement importantes, comme la pratique à adopter face aux fédérations qui n'appartiennent pas à la Fédération suisse. Plus ardue sera celle consacrée à l'extension des organisations professionnelles en fédérations industrielles et ses conséquences, qui opposera les "partisans centralistes" aux "partisans localistes"¹."

¹ Les premiers, les " centralistes " considèrent que l'administration doit être centralisée et uniformisée, mais également l'ensemble des contrats qui doit être autorisé par un seul point central : le comité de la fédération. Les seconds, les " localistes " admettent que le travail d'administration doit être centralisé, pour raisons d'économie, mais à la condition que chaque section mène sa lutte comme bon lui semble, afin que les initiatives ne

Ces conflits touchent peu l'Association Suisse des Ouvrières, dans la mesure où cette dernière jouit d'une organisation du travail administratif centralisé au sein de chaque section, qui s'organise selon sa propre méthode. Ils ébranlent la Fédération des Syndicats professionnels. Ces perturbations et remises en question de l'organisation dans le milieu syndical sont-elles à l'origine de la distance qui se creuse, peu à peu, entre Margarethe Faas-Hardegger et les instances du comité central ?

Si elles le sont, il n'en reste aucune trace claire. Ce que le Comité central lui reproche plus concrètement est de ne pas se contenter de dénoncer les mauvais traitements subis par les femmes dans les usines, mais d'ouvrir trop largement les colonnes de l'Exploitée à tous les autres aspects de la vie des femmes. Le Comité semble rester sourd aux arguments avancés par la rédactrice de la revue, afin de défendre sa position :

"De nos jours, pressées par la misère, les femmes doivent affronter, si elles travaillent à domicile, les charges d'une activité précaire, de la vie quotidienne et assumer également l'éducation des enfants. Elles sont souvent isolées du reste de la société et le rôle de l'Exploitée est de servir de lien."

Chapitre VII - Un lectorat pourtant acquis à la cause

Malgré les orages qui s'annoncent sur la Fédération Suisse des Syndicats professionnels et les rapports qui deviennent de plus en plus tendus entre Margarethe Faas-Hardegger, secrétaire de la section des ouvrières et rédactrice en charge de son organe l'Exploitée, il convient de rappeler que, dès la naissance de la revue jusqu'à son dernier numéro, les rapports entre la rédaction et son lectorat sont, eux, au beau fixe.

Appel à témoignages

Le premier numéro de l'Exploitée, qui paraît pour le défilé du 1er mai 1907, donne le ton, par le biais d'un billet signé de Margarethe d'une grande complicité avec son lectorat et qui ne sera jamais démenti :

"Notre journal est créé. Il se propose de tout spécialement faire entendre les revendications des femmes qui travaillent. Les camarades zélés de toutes les parties du pays font des abonnées et se donnent une peine inouïe pour notre journal."

"Chères camarades, il ne suffit pas de signer comme abonnée, il ne suffit pas de faire signer ses connaissances. Si vous voulez que l'Exploitée devienne vraiment "votre journal", il faut que vous y collaboriez de tout votre savoir et de toute votre âme."

"C'est pourquoi, si vous avez des soucis, des tourments quelconques, si vous souffrez d'une misère ou si vous voyez une injustice que se commet - prenez un morceau de papier et un crayon - et écrivez ! Ecrivez à l'atelier, à la dérobee, ou le soir, à la cuisine - une seule phrase, un fait, une question - et envoyez votre plainte."

"Tout ce qui vous oppresse et vous révolte, confiez-le sans arrière-pensée et sans fausse honte à votre Exploitée. L'Exploitée le criera à ceux qui ont les oreilles bouchées, elle fera voir clair à

ceux et celles qui jusqu'ici ont eu des yeux pour ne point voir. Margarethe Faas."

Malgré les appels pressants et récurrents, diffusés au fil des dix-huit numéros de l'Exploitée, qui courent du 1er mai 1907 à septembre / octobre 1908, on ne compte, en tout et pour tout, qu'une poignée d'articles signés de noms anonymes, parfois uniquement de prénoms. En revanche, on soupçonne que le nombre conséquent de brèves rapportant des faits de luttes locales et de morceaux de vies, sont tirés des nombreux courriers reçus par la rédaction du journal, suite à ses appels.

De la difficulté d'aborder les choses de la sexualité

Pour ce qui concerne les critiques du lectorat, si les positions de l'Exploitée en matière de luttes syndicales sont généralement épargnées, il n'en va pas de même, quant à l'engagement de la rédaction de la revue pour tout ce qui touche aux rapports entre les femmes et les hommes, dans leur vie quotidienne.

Aussi, après plus d'une année de parution, Margarethe Faas-Hardegger dresse dans le numéro d'août 1908, un petit bilan des réactions des lectrices et lecteurs des abonnés à l'Exploitée et se fend d'une justification en ce qui concerne les articles publiés par la revue tournant autour du thème de la sexualité :

"Se pénétrant des misères et des crimes causés par le manque d'une éducation sexuelle et raisonnée, ainsi que par des préjugés insensés, l'Exploitée, très timidement, commença à sonder ces plaies sociales. Aussitôt, le corps de notre société en sursauta."

Et Margarethe d'établir, la liste des principaux obstacles qui se sont mises successivement, en travers de la route de la libération de ses camarades syndiquées :

"Des hommes de situation prolétarienne et d'âme bourgeoise

interdirent à leurs compagnes de lire notre journal - qui traite de choses dont une femme honnête ne doit pas parler. Des parents de nos jeunes syndiquées furent offusqués qu'on publiât - de pareilles choses dans un journal destiné à être lu par des jeunes filles."

Cependant, Margarethe justifie les choix de la revue, en répliquant :

"En deux mois à peine, plus que 400 lettres sont arrivées à la rédaction, demandant des conseils hygiéniques sur la sexualité."

Cet afflux de courrier est relatif au passage d'une note diffusée à l'intention des femmes en mal de moyens contraceptifs, qui paraît dans le numéro de décembre 1907, de l'Exploitée :

"Chères camarades, il ne faut pas chercher les moyens quand c'est trop tard. Nous sommes toutes d'accord pour constater que l'avortement est un fait social qui, dans la société actuelle s'impose souvent comme une véritable nécessité. Mais, je ne puis les faire et je ne connais personne qui brave la loi sans se faire payer cher, et nous sommes pauvres. Il faut prévenir la grossesse par des moyens anti-conceptionnels que je puis indiquer. Mais, il ne faut pas attendre pour me demander ces moyens qu'un malheur soit arrivé."

A l'époque les méthodes contraceptives se résument, en gros pour les femmes, à la méthode dite " des températures ", le pessaire et pour les hommes au préservatif, voire à la méthode la plus radicale, s'il en est, la vasectomie ¹.

Evidemment, les demandes arrivent par centaines, mais, malheureusement, un problème légal se pose pour y répondre. La rédaction avait d'abord pensé imprimer une circulaire, en prenant le risque que celle-ci ne tombe sous le coup de la loi. A cette

¹ Pessaire : dispositif intravaginal parfois utilisé en cas d'incontinence urinaire ou de prolapsus chez la femme âgée. Vasectomie : ligature du canal déférent masculin.

époque, les journaux qui osent défier la morale sont saisis devant les tribunaux pour obscénité, quand ils ne font que suggérer la limitation des naissances. Margarethe cite néanmoins, le courageux exemple du journal ouvrier la Voix du Peuple qui, se moquant des poursuites, renseigne gratuitement par retour du courrier, une circulaire très détaillée, relative aux demandes. Mais on a l'impression qu'elle est poussée à faire cet amer constat :

"Si, encore, nous avons été sûre de l'approbation des camarades, nous aurions risqué ces ennuis. Mais, beaucoup d'entre nos camarades hommes ont protesté contre cette -propagande malthusienne..."

Margarethe ne comprend pas leur opposition et en tire la conclusion que les hommes semblent mal informés eux-mêmes sur les souffrances de la maternité. Arrivée à cette impasse, la rédaction de l'Exploitée s'en remet à la brochure du député socialiste Valentin Grandjean, écrite au nom du groupe néo-malthusien de Genève.

Naissance du groupe néo-malthusien de Genève

Le Groupe Malthusien de Genève (GMG) est fondé en avril 1907, lors d'une "causerie" au cercle communiste du canton. Dès le lancement de la première brochure, intitulée Ce que nous voulons, les objectifs des néo-malthusiens sont exposés.

Ils se résument, principalement, à l'adoption de la restriction des naissances par les familles ouvrières en vue d'une ascension sociale, d'une part et dans un but eugénique, d'autre part. En outre, en plus du message envoyé aux ouvriers, c'est aussi à leurs compagnes que s'adresse la propagande néo-malthusienne, sous la forme de la notion de libre maternité.

Cette première brochure Ce que nous voulons, est dans son esprit même, avant tout adressée en priorité, à la classe ouvrière. Elle a pour second objectif une diffusion la plus large possible. De fait, elle se résume, hélas trop souvent, à une lecture auprès d'un lectorat issu de la classe petite bourgeoise. Par ailleurs, si la brochure est convenablement diffusée auprès du cercle communiste, les ouvriers qui n'en font pas partie sont, eux, privés des théories néo-malthusiennes. Malgré ces inconvénients, une petite revue, La vie intime, voit également le jour en octobre 1907. Elle a pour vocation de diffuser les idées néo-malthusiennes à toutes les femmes ou jeunes filles, toutes classes confondues. Par le biais de la diffusion de ses idées, le néo-malthusianisme trouve de nombreux sympathisants dans les milieux de gauche, cependant, aucun parti ne le soutiendra officiellement.

La propagande néo-malthusienne prendra davantage de place et jouira de l'appui des milieux socialistes, syndicalistes et libertaires. En octobre 1907, des discussions sont organisées au cercle communiste de Genève, ainsi que deux "causeries", initiées par le parti socialiste, en juillet 1907, à la Chaux-de-Fonds et à St-Imier. Une autre causerie qui a lieu à Bienne donne naissance à un Groupe malthusien dans cette ville.

Dès l'apparition du mouvement, deux journaux militants, Le Peuple suisse et l'organe des ouvrières, L'Exploitée, ouvriront leurs colonnes aux annonces néo-malthusiennes. Margarethe Faas-Hardegger en sera elle-même une sympathisante. L'organe syndicaliste et révolutionnaire lausannois, La Voix du peuple, les suivra en organisant dans sa ville, des "causeries" et des structures relatives à l'expansion des méthodes néo-malthusiennes : distribution de moyens contraceptifs, de brochures, et organisation de consultations médicales.

L'engagement de l'Exploitée

Face à cette situation et la demande de son lectorat, l'Exploitée décide donc, de diffuser la brochure du député socialiste Valentin Grandjean, écrite au nom du groupe néo-malthusien de Genève, en guise de réponse à toutes les demandes arrivées à la rédaction du journal. Toutefois, avant d'adopter cette solution, toutes les précautions sont prises et le " camarade Grandjean " prend même le soin, avant d'enclencher le tirage définitif, de soumettre les épreuves au chef du département de justice et police de Genève !... Et Margarethe de se moquer de ce dernier dans les colonnes de la revue :

"Le conservateur Monsieur Maunoir n'y vit rien de subversif !"

Cependant, malgré toutes ces précautions, lorsque les militantes répandent la brochure, à la demande :

"Elles sont conduite au poste, fouillées et arrêtées même, sous l'accusation d'avoir répandu de la - littérature immorale" !

Ce constat, publié dans le numéro d'août 1908 est le reflet d'un dépit doublé de frustration chez Margarethe, qui, on le suppose eut volontiers mis toute sa fougue et toute son énergie à répondre aux 400 questions posées par le lectorat de l'Exploitée, si elle en avait eu le temps et les moyens.

Devant cette impasse, Margarethe propose à l'Union ouvrière de créer des groupes de femmes prolétaires, où ces questions pourraient être traitées par des gens instruits (docteurs ou sages femmes) et ceci, gratuitement.

Mais, les choses n'allant certainement pas assez vite à son goût, Margarethe s'adresse en des termes impatients, à ses camarades syndiqués masculins, dans la Une du mois d'août 1908 :

"Il est bien possible, chers camarades hommes que la question

ne vous paraisse pas aussi urgente qu'à nous, les femmes. Mais votre raison doit vous voir des enfants dans les temps qui courent ! Des bagages au moment d'un incendie !"

Aux Patriotes "Repopulateurs"

LA FRANCE NE SE DÉPEUPLE PAS

Année	Nombre d'habitants
1800	27.500.000
1850	36.630.000
1911	39.600.000

C'est donc un mensonge impudent d'affirmer que notre pays se dépeuple puisque, dans l'espace de cent onze années, malgré l'amputation des deux provinces annexées en 1871, l'Alsace et la Lorraine, sa population s'est accrue de 12 millions 100.000 habitants.

LE TAUX DE LA NATALITÉ DÉCROIT EN ALLEMAGNE

Période d'années	Taux pour 1.000
1841-1845	36,7
1896-1900	36
1911	28,7

Soit, en soixante-dix ans, une diminution de 8 pour 1.000. Auquel avons nous le droit d'espérer et de dire que, dans un avenir prochain, pour le plus grand bien de la paix entre les peuples civilisés, l'Allemagne aura rejoint la France sur la voie de la véritable sagesse.

C'est un devoir pour tous ceux qui admettent la haute importance de la théorie néo-malthusienne et qui mettent en pratique ses précieux enseignements, de s'abonner et de procurer des abonnés à

GÉNÉRATION CONSCIENTE

Organe de propagande pour la limitation volontaire des naissances

NEO-MALTHUSISME - EUGÉNISME. — Paraissant le premier de chaque mois

Eugène HUMBERT Directeur

Principaux Collaborateurs : Léon de BERCY; G. CESBRON; Sébastien FAURE; Louis GRANDIÉRIER; G. HARDY; Marie BUOT; D. KLOTZ-FOREST; Fernand KOLNEY; Robert LANOFF; Albert LANTOINE; A.-F. MAC; Jean MARESTAN; Léon MARINONT; Jeanne MARQUES; P. MARQUET; D. MASCAUX; Victor MÉRIC; D. MESLIER; Alfred NAQUET; Nelly ROUSSEL, etc.

ABONNEMENT: France, 1 fr. 50 par an. — Extérieur, 1 fr. 80

ADMINISTRATION: 87, rue de la Doue, Paris (II) — tout grand tirage sur demande

Chapitre VIII - L'action directe : un choix qui ne plaît pas à tout le monde !

Comme nous avons pu le constater dans un chapitre précédent, Margarethe Faas-Hardegger prône régulièrement l'action directe dans les colonnes de L'Exploitée et respecte très peu la hiérarchie. Elle prend aussi le parti des agitateurs étrangers et tente d'empêcher leurs expulsions et arrestations.

Dans le double numéro de septembre / octobre 1908, elle répond aux critiques, que les suffragettes adressent à l'engagement des femmes syndiquées ¹, en suggérant franchement l'expropriation patronale :

"Il faut procéder à l'expropriation - non pas dans un avenir lointain, mais aujourd'hui, chaque jour - l'expropriation quotidienne dans la mesure de notre force et de notre intelligence. Voilà le but pour lequel nous nous réunissons avec les hommes qui veulent la même chose que nous. Eux sont un peu plus forts que nous - nous avons un peu plus de ruse. Nous réunissons nos forces pour arriver plus vite. Oui, il y a, chères camarades de la plume, des chiennes domestiques et des chiennes sauvages. Les chiennes sauvages ressemblent de bien près aux louves."

Et de la théorie à la pratique, le chemin n'est pas compliqué pour Margarethe. Elle le prouve dès le printemps de 1907, tandis que les ouvrières de la fabrique de cigares Vautier à Yverdon souhaitent la rencontrer, afin de monter un syndicat. Lorsque la direction de l'usine l'apprend, les salariées sont licenciées en bloc. Mais, la solidarité de la Centrale syndicale hésite à se mettre en place, sous le prétexte que... Le syndicat des cigarières n'est pas encore affilié !

¹ Voir plus en détail dans le chapitre précédent : les thématiques développées, la condition des femmes.

Margarethe soupçonne, certainement à juste titre, que les hésitations de la Centrale sont plutôt motivées par la tournure des événements : l'organisation d'actions directes par les ouvrières, ainsi que le boycott des tabacs Vautier, par un moyen simple et efficace, la constitution d'une coopérative de production autogérée !

Devant les hésitations du Comité central, Margarethe se tourne vers d'autres alliés, afin de soutenir la lutte des ouvrières d'Yverdon. Elle contacte les unions ouvrières syndicalistes révolutionnaires de Suisse romande et son l'organe, La voix du Peuple.

Dans ce que plus tard, Margarethe appellera l'affaire d'Yvernon, si, L'Exploitée prône l'action directe, elle ne fait que participer à l'orientation des Union ouvrières romandes, cousines des syndicats révolutionnaires français et italiens, qui ne se bornent pas à souhaiter l'amélioration de la condition ouvrière mais, refusent de parler aux patrons autour de la table de négociations. Ces organisations optent donc, sans aucun état d'âme, pour le boycott et le sabotage.

Pour sa part, dans chacun de ses numéros, La Voix du Peuple publie la liste des ateliers et des professions mis à l'interdit, ainsi que la liste des produits à boycotter. De fait, l'organe de l'Union des ouvrières romandes s'associe à L'Exploitée, pour appeler dans les deux revues au boycott des produits Vautier, ainsi que leurs sous-produits. Des dizaines de milliers d'étiquettes de propagande sont éditées en ces termes :

"Camarade, si tu fumes des Marocaines, tu est un faux frère, un traître !"

Finalement, cette mobilisation initiée par Margarethe finit par

faire capituler le patron des cigares Vautier. Durant l'été 1909, il accepte de réintégrer les ouvrières licenciées et de reconnaître leur syndicat ! Ce recul du patronat n'empêchera nullement la coopérative de production autogérée de continuer à vivre durant quelques années. Cependant, les syndicalistes révolutionnaires et leurs émules n'en restent pas moins persuadés que si :

"Les coopératives ne sont qu'un instrument de lutte, plus ou moins durable, alternatif, elles sont incapables d'opérer l'affranchissement complet du prolétariat, uniquement accessible par la révolution sociale internationale."

L'épisode de l'affaire d'Yverdon marquera durablement Margarethe, et quand elle démissionnera du poste de secrétaire de l'Union syndicale en avril 1909, elle n'oubliera pas de rappeler aux membres du Comité central ² :

"Mon expérience dans l'affaire d'Yverdon et à d'autres occasions ont éveillé en moi, un immense dégoût de la bureaucratie centraliste et de son lourd appareil pseudo-étatique. C'est ce dégoût qui m'a finalement amenée, ce printemps, à démission de mon poste de secrétaire syndicale."

² Source : bibliothèque de l'USS, juin 1909.

Chapitre IX - Vers une fin avérée ?

De la liberté de la presse menacée

Au-delà de la déception de Margarethe Faas-Hardegger, en ce qui concerne les problèmes proprement liés à la condition des femmes, on sent dans le ton de la Une du numéro d'août 1908 de l'Exploitée, arriver une autre menace, toute aussi grave. Elle concerne le resserrement du gouvernement fédéral suisse, en ce qui concerne la liberté de la presse militante :

"Je m'étais proposé de vous raconter toutes les misères et toutes les injustices scandaleuses qui se sont passées ces dernières semaines, mais je suis un peu comme ce pauvre tonneau trop rempli et trop brusquement retourné (...) Avez-vous remarqué la peine avec laquelle les premiers jets d'eau parvenaient à sortir d'un tonneau rempli d'eau, lorsqu'il est brusquement retourné sur son ouverture par un tonnelier ?.."

" (...) J'allais oublier que nous n'avons plus la liberté de la presse. Jusqu'à maintenant, quand on nous traitait, dans les journaux - moraux -, de - colporteurs de brochures antipatriotiques et pornographiques - peu importait : devant les tribunaux fédéraux, on pouvait encore (peut-être !) espérer obtenir raison. Mais, dorénavant, ce que nous écrivons en Suisse pourra être jugé à Berlin, à Moscou, n'importe où, pourvu qu'il se trouve un accusateur."

"Mais oui, parfaitement ; Examinez ce fait : un rédacteur suisse, qui a écrit en Suisse, dans un journal suisse vient d'être mis en accusation par un Français et jugé à Lyon. Désormais, si nous écrivons quelque chose contre le Petit Père de la Russie, nous risquons de blesser le cœur d'un patriote russe réfugié chez nous et dévorant, en nos hôtels ou en quelque villa d'étrangers, sa fortune sauvée. Et nous aurons à répondre de nos écrits devant ses tribunaux."

"Notre liberté de presse, en fait vient d'être engloutie à l'étranger et les hommes à qui nous avons - donné nous-mêmes le pouvoir de régler les affaires de la patrie - s'en soucient fort peu, car l'étranger fait leur affaire à ceux qui ont de raisons que rendre muette la voix du peuple."

Et Margarethe ne peut que poursuivre son raisonnement sur un air franchement libertaire :

"Assez des lois ! Il y a longtemps que des camarades nous disaient qu'elles n'étaient que des paperasses. Nos sentiments, façonnées au gré des maîtres se refusaient jusqu'alors à le croire. Il nous a fallu en faire l'expérience nous-mêmes. Finalement, les désillusions ont du bon."

Sans vouloir interpréter le cours de l'histoire, tout en respectant la chronologie de la revue l'Exploitée, on se doit de constater qu'en ce mois d'août 1908, tandis que la revue disparaîtra définitivement avec le double numéro de septembre / Octobre 1908, Margarethe ne fait qu'annoncer dès le mois d'août, une fin avérée ?

Pourtant, loin des apparences, tout n'a pas l'air si sombre. On lit, par exemple dans le dernier numéro double de la revue, une annonce de Margarethe faite au lectorat. Lancée comme un immense espoir, elle ne manquera pas d'intéresser, plus particulièrement, les spécialistes du féminisme, de l'anti-sexisme et de l'antipatriarcat :

" La réalisation d'un rêve "

"Nous allons avoir un secrétariat féminin suisse. La propagande parmi les femmes qui travaillent était, depuis 1906, une des attributions du secrétariat de la Fédération suisse des syndicats pro-

fessionnels. Pour développer cette propagande, la réunion des comités centraux a décidé de détacher cette partie du secrétariat général."

Mais, Margarethe Faas Hardegger semble cependant, d'une manière générale, assez sceptique et tient à régler certains comptes avec ses camarades masculins du syndicat, quand elle ajoute :

"Nous allons donc avoir en Suisse, un centre de propagande qui aura à s'occuper de toutes les questions intéressant la femme qui travaille. On ne sera plus ficelé et muselé. On ne sera plus obligé de se cantonner dans le trade-unionisme pur et simple. Et d'autre part, on ne sera plus alourdi de besognes et devoirs n'ayant directement rien à faire avec la propagande pour les femmes."

Il semble qu'ici tout est dit... Comprend qui peut, ou comprend qui veut ! Et Margarethe de reprendre sur un ton moins vindicatif et plus pragmatique :

"Toutes les questions et toutes les idées tourmentant et troublant la femme travailleuse d'aujourd'hui seront discutées et éclairées. Le centre de propagande étendra ces idées aux quatre coins du pays. Ces idées appelleront un écho qui de tout côté retournera au centre de propagande pour qu'il le renforce et l'envoie partout, où des femmes inconscientes ou à moitié conscientes peinent et souffrent. Et c'est ainsi que nous toutes nous encourageons mutuellement à la 'révolte personnelle' contre tout entourage oppressant, mais encore nous nous entre aiderons dans 'l'action collective' nécessaire contre le régime capitaliste et les institutions qui lui correspondent dans la famille et l'Etat."

Dans sa conclusion, Margarethe laisse pressentir que l'événement est imminent et ne demande qu'à se concrétiser :

"Que tous les camarades amis de l'organisation et de la propagande parmi les femmes s'intéressent à cette institution qui va être créée et dont la nécessité s'est montrée et développée pendant ces dernières années. Et qu'une bonne volonté croissante chez tous puisse aplanir les difficultés plus apparentes que réelles et amener à une entente parmi tous ceux qui désirent l'affranchissement "moral" de la femme pour qu'elle-même se complète. Ces lignes étaient écrites lorsque est intervenue la création définitive du Secrétariat féminin, votée par le congrès extraordinaire de réorganisation, qui a eu lieu le 22 novembre, à Olten. Au prochain numéro, nous donnerons un rapport sur l'ensemble de la situation. Margarethe Faas."

Hélas, ce prochain numéro, ne vit jamais le jour !...

Le constat de Joseph Meckler ¹

Dans le numéro d'août 1908 de l'Exploitée, on trouve un article signé de Joseph Meckler, intitulé La presse ouvrière au XXe siècle. Ce dernier s'y livre à une analyse sur les devoirs de la presse ouvrière. Il termine sur l'amer constat que, si les efforts engagés n'ont pas été plus probants, issus d'un manque d'abonnés et de lecteurs, c'est simplement parce que les travailleurs ont laissé prendre la direction de l'armée des travailleurs, à des hommes qui n'étaient pas des travailleurs, qui étaient incapables de ressentir et de comprendre leurs besoins et leurs sentiments. Aussi, Meckler se lance dans l'élaboration d'une définition des objectifs d'un journal ouvrier :

"Le rôle de la presse socialiste doit se borner à repousser toutes les polémiques étrangères à nos idées, à faciliter, par les moyens

¹ Joseph Meckler, militant du courant libertaire à la Fédération jurassienne dans ses jeunes années, se rapproche ensuite du socialisme "légalitaire", c'est-à-dire qui prône la participation électorale. Il sera d'ailleurs adhérent du PS au niveau national, avant même la création (en 1905) du PS fribourgeois. Cependant, il n'a jamais accédé aux fonctions dirigeantes du mouvement socialiste et terminera d'ailleurs sa vie professionnelle, victime de l'ostracisme patronal, ce qui le privera de sa retraite !

qui sont en son pouvoir, la cohésion de plus en plus intime des forces ouvrières éparpillées sur notre globe ; à développer et vulgariser le grand principe de l'émancipation du prolétariat ; à amener enfin, le plus rapidement possible, d'une façon durable et indiscutable, l'union de tous les travailleurs de l'univers."

Plus loin, Meckler tente de cerner les moyens et conditions pour aboutir :

"Je fais appel à toutes les énergies, à tous les dévouements et surtout à la conciliation entre tous les travailleurs. Les ennemis du prolétariat comprennent facilement tous les avantages de la presse pour réaliser leurs desseins destructeurs et n'épargnent ni peines, ni sacrifices pour la rendre profitable."

Joseph Mecker n'épargne pas pour autant au passage, la responsabilité des travailleurs eux-mêmes, dans la chute de l'influence de la presse militante :

"En ce qui nous concerne, c'est, certes, le cœur navré de douleur que nous constatons, combien nombreux sont les prolétaires qui, jusqu'à cette heure, n'ont pas reconnu cette importance. Voilà pourquoi ils abandonnent la vaillante presse. Que de fois nous avons vu des ouvriers refuser d'acheter un numéro d'un journal socialiste, paraissant une fois ou deux par semaine. Et dire que ces mêmes camarades trouvent, tous les jours, un sou pour des journaux de la bourgeoisie et souvent des plus réactionnaires. C'est cependant notre presse qui a pris en main la grande et noble cause de opprimés."

Joseph Meckler pousse un dernier cri désespéré aux prolétaires, adhérents potentiels :

"Oh ! Vous tous, prolétaires, ne soyez pas indifférents à cette presse si dévouée à vos intérêts matériels et moraux. Cherchez à

lui gagner des abonnés, des vendeurs dévoués. Faites-vous recevoir dans les associations ouvrières, dont le but, soit l'émancipation des travailleurs, est de venir en aide à notre presse."

Merckler tire enfin, un dernier coup de chapeau vers les équipes rédactionnelles des journaux militants et plus précisément à celle, dans le cas présent de l'Exploitée :

"Quant à vous, camarades de lutte par l'idée, qui combattez par cette presse, courage. Quoique votre tâche soit lourde et le travail que vous faites trop souvent méconnu, ne vous arrêtez pas pour cela, mais poursuivez votre chemin ; le jour de la récompense viendra et ce sera le triomphe de notre cause (...)."

Sans faire un grand effort d'imagination, on peut supposer, à la lecture de cet appel, l'état dans lequel le moral de la rédaction d'un journal militant comme l'Exploitée doit se trouver. D'ailleurs, on trouve dans le double numéro des mois suivant (septembre / octobre 1908), le dernier à paraître, un petit encart que chacun peut interpréter comme il le désire :

Aux camarades

"Chers camarades et amis ! La réorganisation de la Fédération Suisse des Syndicats Professionnels et la préparation du congrès extraordinaire du 22 novembre ont absorbé tout le temps de ceux et celles, chargés de résumer les désirs et de condenser les critiques qui se sont fait jour. Vu cette situation, il nous a été impossible de faire paraître en temps utile notre numéro de septembre. Aussi, le présent numéro, portant la numérotation 5 et 6, a huit pages et réunit les numéros de septembre et octobre. Le prochain numéro paraîtra le 20 décembre. Nous prions les camarades de bien vouloir accepter cet arrangement. La rédaction."

Nous rappelons que ce numéro ne paraîtra jamais... En effet, l'Exploitée cesse de paraître en octobre 1908. Au printemps 1909, suite à nombre de conflits et probablement victime de la réorganisation de la centrale syndicale de novembre 1908, Margarethe Faas Hardegger, usée et de guerre lasse, décide de quitter ses fonctions au secrétariat de l'Union syndicale. En avril 1909, la revue Die Vorkämpferin ² publie sa " lettre d'adieu ", lourde de sous-entendus :

"Au cours des quatre dernières années, mes conceptions ont évolué de telle sorte qu'il paraît que je n'ai plus ma place parmi vous, comme secrétaire et rédactrice. C'est une évolution lente et irréversible qui m'a amenée à fréquenter surtout les plus pauvres, les plus misérables, les couches sociales les plus basses auxquelles nous, travailleuses, appartenons - et pour les plus désespérés, il n'y a d'espoir, de salut, de vie que dans une société entièrement nouvelle. Mon seul désir aujourd'hui est de contribuer, avec des camarades qui ont les mêmes opinions que moi, à construire cette nouvelle société ; de vous montrer comment on peut, vivre et travailler dans le système des salaires, sans exploitation -librement. Voilà pourquoi l'on me dit que je ne conviens plus."

Suite à au conflit qui l'oppose à la direction du mouvement ouvrier, Margarethe Faas Hardegger est licenciée. Marie Walter-Hüni lui succède et prône l'intégration des associations d'ouvrières dans le mouvement général. Pourtant, durant la journée dédiée aux déléguées de la Fédération suisse des ouvrières, les participantes refusent l'intégration de leur Fédération dans l'Union syndicale suisse et par voie de conséquence, au sein du Parti socialiste suisse.

² La revue Die Vorkaempferin continuera sa parution jusqu'en 1920, sous le nouveau nom, à partir de 1915 de " Journal des travailleuses social-démocrates de Suisse ". Le journal se contentera de faire campagne pour le vote des femmes, la légalité pour les travailleuses à domiciles, les mères célibataires et les jeunes domestiques et pour... l'enseignement ménager. Des thèmes bien éloignés de ceux abordés dans l'Exploitée, mais jugés, certainement par l'Union syndicale, plus " politiquement corrects " !

Pour sa part, enfin affranchie du contrôle du Comité central, Margarethe n'en continuera pas moins à faire vivre et propager ses convictions anarchistes.

Ainsi, libre de toute attache, elle continue, sa vie durant, à se battre pour la justice sociale. Dans les années cinquante, elle récolte des signatures pour l'interdiction des armes nucléaires et en 1959 elle organise une vaste campagne pour le suffrage féminin. Elle divorcera deux fois et sera mère de deux filles. Elle meurt en 1963.

Grâce à son énergie et sa ténacité, au moment de sa démission, 7 400 femmes suisses ont rejoint un syndicat. Elles représentent alors, 10 % des effectifs totaux.

Quelques années plus tard, comme un écho, paraît à New York *The Woman Rebel*³, une revue créée par Margaret Sanger, militante en faveur de la contraception et oubliée des anarchistes. Son avertissement paru dans le premier numéro de la revue américaine ressemble étrangement aux appels maintes fois publiés dans les dix-huit numéros de *l'Exploitée* :

*"Les femmes rebelles réclament :
Le droit à la paresse,
Le droit d'être mère célibataire,
Le droit de détruire, le droit de créer,
Le droit d'aimer,
Le droit de vivre"*

³ Rééditée par les Archives Of social History, 1976, éd. By Alex Baskin, New-York.



Margarethe et ses parents



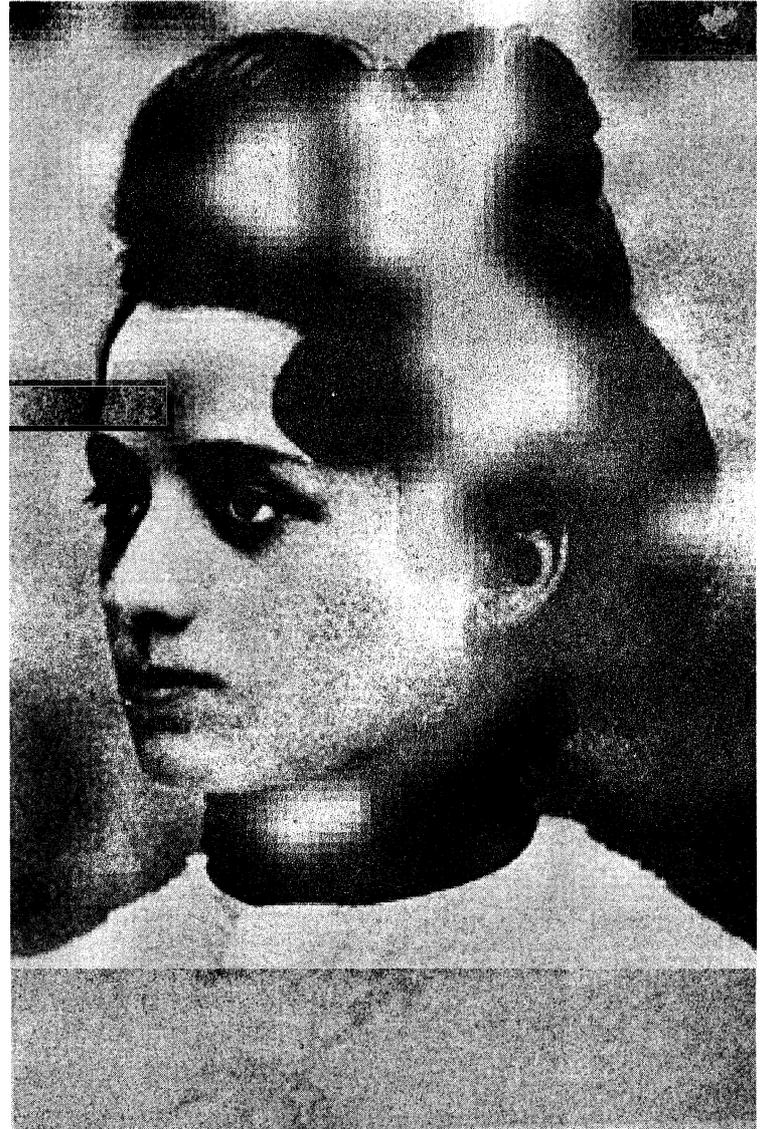
*Als der Kämmerer noch ganz alleine stand
... im Winter 1907/08.
Karl H. H. H.*

Margarethe en tant que secrétaire du syndicat





Margarethe en 1909





Seconde partie

Choix d'articles parus chronologiquement,
dans la revue L'Exploitée,
entre 1907 et 1908

Femmes ! Ouvrières ! 1er mai : jour de manifestation !

La femme est une éternelle persécutée, une sacrifiée. En remontant des stades les plus anciens de l'histoire et de la civilisation, jusqu'à nos temps modernes (...), méprisée sous les théocraties orientales et occidentales, les livres sacrés la définissent comme une nature de corruption, de débauche et lui attribuent tous les vices. Nous ne l'avons jamais connue que comme une esclave ou une servante.

Corinne.

Un mari jaloux

Le maçon Cestonaro de Zurich bat sa femme. Elle se réfugie chez son frère, où le mari vient la rechercher au bout de quelques jours. Devant son refus de rentrer à la maison, celui-ci lui l'enferme au cabinet et l'enlace solidement. Il ouvre la bouche et d'un seul coup de mâchoire, lui arrache le nez, que la police retrouvera par terre... Verdit ces juges : un an de prison pour le mari et 200 francs d'indemnité pour la femme. Deux cent francs : nos nez ne valent pas cher... Ah ! Si c'eût été le nez d'un juge !

Quelle mère heureuse !

Ainsi, s'exclament les " bons " journaux de suisse romande, devant le cas d'une femme qui a mit au monde sept enfants (dont deux couples de jumeaux et un de triplés), dans un délais total de deux ans et trois mois ! Avec les quatre garçons qu'elle avait eu auparavant, elle se retrouve, aujourd'hui, avec onze à soigner ! Pauvre Martyre ! Et les bons journaux de nos seigneurs et maîtres se pâment : " Quelle mère heureuse ! ". Si cette admiration n'est pas feinte, elle est tout simplement stupide !

Nos enfants et leurs jeux

A Bienne, un enfant muni d'un pistolet d'enfant, qui présente, néanmoins, de grands dangers a blessé un de ses camarades à la nuque. La

balle a pénétré jusqu'à la colonne vertébrale. Nous les mères, devons éloigner nos enfants des jeux brutaux, surtout des jeux de soldat ! Et ceci, non seulement à cause du danger encouru, mais, surtout à cause, des mauvais instincts que l'éducation devrait combattre et que ces jeux réveillent et cultivent.

Les demoiselles des magasins

Ces dernières de la Coopérative de consommation, à Bienne, ont décidé de participer au cortège du 1er mai. En conséquence, les magasins de cette coopérative seront fermés ce jour-là. Bravo ! Il n'y a pas de propagande coopérative plus efficace.

Malthusianisme

Lectrices, n'avez-vous pas été frappées de ce fait : les grandes familles se rencontrent presque toujours dans la classe ouvrière et non pas dans la bourgeoisie, en devinez-vous la raison ?

C'est tout simplement que les bourgeois connaissent les moyens de restreindre leur progéniture, tandis que les ouvriers les ignorent. Il se trouve ainsi que, dans les milieux où les ressources sont modestes, on succombe sous la gêne et les privations qu'entraînent les charges de famille, alors que les riches peuvent s'enrichir toujours plus en supprimant cette cause de dépenses !

(...) Les parents mal portants mettent souvent au monde des enfants qui, héritiers de leur mauvaise santé sont fatalement condamnées à une vie de souffrances et de misères (...) tandis qu'ils n'ont pas demandé à naître. Ils pâtissent, néanmoins, de ces maux intolérables. Pourquoi la maternité n'est-elle pas libre, consciente réfléchie et réalisée dans les meilleures conditions de santé et économiques ?

Un Groupe Malthusien s'est constitué récemment à Genève pour diffuser les saines notions d'hygiène et de morale inter sexuelles. Parmi les adhérents de la première heure, citons : le professeur Auguste Forel, le docteur Dañnor, notre camarade Margarethe Faas Hardegger, les

députés Valentin Grandjean, Alfred Devenoge et de nombreux membres des organisations syndicalistes et socialistes. Des consultations médicales vont être organisées, pour tous renseignements s'adresse à l'auteur de ces lignes, Valentin Grandjean, 106 Eaux-Vives, Genève.

Lettre de France

A la Rédaction de l'Exploitée. Chères camarades, nous avons été ravies d'apprendre que vous preniez l'initiative de la publication d'un journal en langue française, destiné à être l'organe des femmes travaillant dans les fabriques, les ateliers et les ménages.

Vous l'appellez l'Exploitée et ce titre nous paraît très heureusement choisi. Il indique clairement, que vous n'avez pas l'intention de faire du féminisme à la façon des duchesses et des dames du monde. Mais, vous pensez, comme nous, que la vraie lutte doit avoir pour but l'émancipation des femmes qui travaillent et qui souffrent sous l'exploitation capitaliste. Cette émancipation ne peut se réaliser qu'à la condition que se réalise en même temps l'émancipation des ouvriers, des exploités du sexe masculin.

Et dans cette lutte, qui ne sera pas celles des femmes contre les hommes, mais des exploités et des exploitées contre leurs exploités des deux sexes, nous aurons pour adversaires non seulement des hommes, mais aussi des femmes : toutes les femmes qui soutiennent l'odieux régime capitaliste, qui en profitent et qui en vivent, qui tyrannisent les ouvrières dans les ateliers et les fabriques, les employées dans les magasins et les servantes dans les maisons bourgeoises, ou qui vivent dans l'oisiveté et le luxe, aux dépens de la classe travailleuse.

Je vous envoie, au nom d'un groupe de camarades, une première liste de vingt abonnées à l'Exploitée. Elle a circulé parmi les membres de l'Université populaire du XIV^e arrondissement de Paris et je puis vous affirmer que toutes et tous, nous sympathisons chaleureusement avec votre entreprise, à laquelle nous souhaitons le meilleur succès.

La lecture de votre journal aura pour nous, femmes françaises, un dou-

ble avantage ; elle nous fortifiera dans notre foi aux principes de liberté, d'égalité et de justice, que nous serons heureuses de voir partager par votre organe et elle nous permettra de nous sentir solidaires, à travers les frontières, des femmes qui, dans un pays voisin et ami veulent participer à la grande œuvre de l'émancipation du travail. Recevez, chers camarades, notre salut le plus sympathique.

Joséphine Hédelin.

Roumanie

La révolte des paysans désespérés est apaisée brutalement : 15 000 paysans sont en prison, 10 000 paysans sont fusillés. Et maintenant que le pays est tranquille, le gouvernement sanglant publie une lettre au peuple dans laquelle, il déclare vouloir améliorer le sort des paysans sans dommage pour les intérêts de propriétaires légitimes.

Bien adroit ce gouvernement qui sait faire une omelette sans casser des œufs ! La seule chose qui puisse sauver les pauvres paysans est ce qu'ils ont demandé : la terre à ceux qui la cultivent. C'est avec du plomb que le gouvernement répond aux paysans qui demandent du travail et du pain.

A Vienne

Par une grève courte mais énergique, les couturières et tailleurs pour dames ont obtenu une pleine victoire : augmentation des salaires, mais également la transformation de l'état d'esprit des ouvrières qui, jusqu'ici, étaient absolument des esclaves d'atelier travaillant pour des salaires ridicule, évidemment 2fr.20 par jour, c'est bien peu, mais l'essentiel est qu'elles ont enfin compris la force de la coalition...

Nos camarades chocolatiers de Serrières

Elles ont décidé de constituer un syndicat de personnes indépendantes contre le syndicat jaune que M. Russ Suchard, grand bienfaiteur devant le Seigneur, a voulu former et pour lequel, il a fait circuler dans

la fabrique des listes d'adhésion, ce syndicat jaune aurait sans doute été plus à ses ordres, n'est-ce pas cher prince ?

Et maintenant que le syndicat jaune a été un avortement, la maison Suchard S.A. vient d'accoucher d'un nouveau monstre baptisé commission ouvrière de la fabrique, dont elle se réserve la modification des statuts... Ils croient leurs ouvrières stupides, messieurs Suchard SA. Et si un beau matin nous, femmes de ménage en Suisse n'achetons plus un seul brin de leurs différents chocolats !

Bourgeois !

Les premiers, croyons-nous, à honnir les bourgeois furent les écrivains et artistes dans les milieux littéraires romantiques vers 1830 en France : Hernani de Théophile Gautier, La Bohème de Mürger. Cette haine du bourgeois avait des raisons purement esthétiques et morales. Plus tard, ce furent les naturalistes : Gustave Flaubert, Emile Zola, Tourguenef, etc. Flaubert fut poursuivi pour immoralité avec Madame Bovary, Guy de Maupassant fut également poursuivi.

Aujourd'hui, la haine du bourgeois est le corollaire de revendications essentiellement économiques. Ce sont les socialistes, les libertaires, les révoltés de tous genres qui foncent à tour de bras sur le bourgeoisisme. Cela est logique : l'acuité de la lutte sociale a fait reculer à l'arrière-plan toute autre préoccupation. Nombre d'écrivains, Anatole France, P et V Margueritte, A Charpentier, pour ne parler que des Français, font chorus avec les travailleurs et leur apportent l'appoint de leur talent. Aussi la bataille sera-t-elle de plus en plus furieuse.

Une illustration

La dernière mode pour messieurs : cravate en fil d'argent, invention d'un joaillier de Wiesbaden, prix d'achat 200 fr. (dans la revue Moderne Kunst, Berlin). Le dernier cri pour dames élégantes : des gants en or, faits à la manière de harnais, richement décorés de pierres précieuses si possible multicolores. Il est coutume de ne porter qu'un

seul gant, celui de la main gauche. Mais, ce luxe monomane, vide déjà un porte-monnaie assez garni : suivant la qualité de l'or et des pierres précieuses, le gant coûte de 1 200 à 6 000 francs (Toujours dans la revue Moderne Kunst, Berlin). Quel embarras pour les gens riches de gaspiller, avec goût, les fortunes immenses que nous, pauvres crève-la-faim leur amassons !

On ne trouve plus de servantes !

C'est la plainte générale. Chaque jour, les feuilles d'avis sont remplies d'offres d'emplois. Et pas une demande ! Toutes les lamentations ne changeront rien à cet état de choses. Aujourd'hui, les jeunes filles perdent de plus en plus le goût de s'adonner à une occupation qui les rend, non seulement servantes, mais serves. La seule solution efficace et rationnelle, c'est la coopérative de ménage. Certes, le travail salarié n'est pas l'idéal, mais pour nous, femmes, c'est un progrès économique immense, car il nous fait perdre le goût d'être serves.

L'utilité du groupement syndical

Une malheureuse indifférence règne encore parmi un grand nombre d'ouvrières. bercées par des illusions trompées par des préjugés, parfois par la résignation même, elles s'imaginent que leurs maux terrestres seront compensés par une vie meilleure. Voilà comment, consciemment ou inconsciemment, elles causent, ainsi, un tort immense à leurs camarades, sœurs de combat.

Pendant, comme travailleuses, nous ne pouvons entrevoir un autre sort que celui que nous voudrions bien nous donner. Il suffit pour cela, d'entrer et de collaborer dans son organisation syndicale. Nombre d'entre nous diront, peut-être, qu'il faut laisser ce soin au sexe fort. Mais, pour celles qui raisonnent ainsi, nous leur demandons : Qui veillera sur nous, qui prendra soin de nos intérêts ? Ce ne sont certes pas nos patrons !

Un mauvais génie

Une demoiselle honnête et travailleuse, employée dans le bureau d'une fabrique de St Imier arrive au travail à 1h33 au lieu de 1h30. Trois minutes de retard, est-ce vraiment beaucoup ? Pour le patron, poussé par son mouchard, oui ; car on ne peut s'imaginer toutes les mauvaises paroles qu'il lui fit entendre.

Mais, il y a encore une raison pour laquelle surtout cette conduite est injuste : cette demoiselle n'a jamais un jour, jamais une heure de congé. De plus, presque chaque jour elle doit rester jusqu'à 12h20. Le soir, c'est à cause de ce même mouchard qu'elle est obligée de veiller jusqu'à 8 heures.

Vaut-il la peine de vivre une pareille vie ? Et il en est ainsi, de presque tout le personnel de ce bureau, composé en grand partie de jeunes filles. Il est vrai qu'il en existe qui aiment cette vie. Le comptable mouchard, par exemple, passerait la nuit au bureau pour arriver toujours plus haut dans l'estime du patron et pour avoir le temps de rapporter tout ce que ses collègues font.

Le samedi soir, alors que les ouvrières sortent à 5 heures, les employés restent jusqu'à 7 heures ou 7h30. Le dimanche, le personnel masculin et la demoiselle dont je viens de parler doivent travailler jusqu'à midi. Le mouchard y vient même quelquefois l'après-midi, pour être loué par le patron. Ce qu'il doit aimer sa femme et ses enfants, celui-là ! Il est évident que des gens de cette sorte aiment mieux vivre pour l'argent et les flatteries que pour l'amour et la justice.

Une observatrice.

Des bagnes du Landeron

Nous y faisons nos dix heures par jour, celles d'entre nous qui travaillent aux pièces arrivent à une journée de 1fr.50 à 2 fr., tandis que les préférées, en petit nombre, font jusqu'à 4 fr. par jour, tout en ayant le même travail que nous autres. Nous sommes commandées par deux patrons, le père et le fils et par une bande de visiteurs (mouchards en

langue ordinaire), plus grossiers les uns que les autres et pour lesquels les insultes envers les ouvriers et les ouvrières sont délices. Ils gagnent 10 à 15 fr. par jour.

Tout ceci n'est que pour donner un aperçu de ce qu'est le reste. Quelques-uns et quelques-unes parmi nous sont forcés de baisser la tête, parce qu'ils ont des enfants en bas âge. Par nos paroles et par nos actes, puissions-nous faire comprendre bientôt, à tous les buveurs du sang de l'ouvrier, combien toutes les mères souffrent de ces outrages et de cette misère.

Nos vaillantes camarades d'Yverdon

Ces dernières sont toujours sans travail. Non seulement, les fabriques de cigares, mais toutes les fabriques des alentours refusent de les occuper : les Frères Vautier veulent les affamer. Nous leur avons offert de se déplacer en Suisse allemande. Liées par un ménage, par des enfants, elles ne le peuvent. Ah ! Comme c'est vrai que les femmes sont triplement esclaves ! Il n'y a plus qu'un seul espoir : la production coopérative. Les premières démarches sont entreprises et bientôt nous ferons à nos camarades et amies des propositions sérieuses pour les délivrer à jamais du tout patronat.

Camarades !

Les cigares de Lavallaz (Monthey) et les cigares Vautier Frères (Yverdon et Grandson) sont boycottés. Ne les achetez nulle part ! Ne permettez pas qu'on vende ces produits dans vos magasins, les sociétés coopératives de consommation. Demandez les cigares Helvetia, de la coopérative de production qui occupe les grévistes !

Moutier

Une petite ville de la libre Helvétie. Ces jours-ci, des camarades organisés ont été arrêtés pour avoir distribué des circulaires, et le syndicat a vu confisquer ses ustensiles d'administration, parce que le grand

patron le désirait et que le préfet ne permet pas de grèves dans son district. Les pompiers ont été appelés pour maintenir la paix, que seul le patron avait troublé, et comme ils n'avaient rien à faire, ils se roulaient dans l'herbe, buvaient et s'amusaient. Il faudra pourtant les indemniser pour leurs vacances. On le payera avec le produit des impôts, n'est-ce pas ? Des impôts de ceux contre lesquels il ont été appelés et dont il ont arrosé les enfants. Que c'est stupide tout cela !

Une mère.

Extrait de la lettre d'une mère

Dimanche matin, ma petite est morte après de cruelles souffrances. Je n'ai pu vous le faire savoir plus tôt, car ma douleur était trop grande et j'oubliais tout, excepté cette seule chose : qu'étant de pauvres ouvriers, nous n'avons pu la sauver, tandis que nos exploiters, eux, auraient forcé la science, s'il s'était agi de sauver un de leurs enfants. Finalement, c'est presque une consolation que de se dire : notre chère petite est bien plus heureuse que nous : car elle ne sera pas soumise aux ordres des bourgeois.

Le travail à domicile en Belgique

Une enquête ouverte par la Fédération des Unions professionnelles d'Anvers, au sujet des salaires des ouvrières travaillant en chambre pour les magasins de confection, a révélé que ces malheureuses touchaient un salaire de 10 centimes par heure, en moyenne. Elles sont exposées à recommencer, pour rien, un travail refusé. Le Truck système (qui vient des Etats-Unis) est pratiqué sur une grande échelle : on paie une bonne partie du salaire en nature et on oblige les ouvrières à prendre leurs fournitures dans la maison.

Action syndicale

La vive émotion causée dans le clan patronal par la formation de nouveaux syndicats et surtout de femmes, prouve surabondamment que les

forces ouvrières coalisées peuvent et doivent tenir en échec toutes les forces capitalistes, sous quelque forme qu'elles se manifestent. Pourtant, les syndicats n'ont fait bien peu de choses jusqu'à présent pour aider réellement à l'émancipation des salariés, à part lutter sur des revendications salariales. En Angleterre et aux Etats-Unis, les Trade-unions ne sont plus qu'une conception surannée du mouvement ouvrier. Les améliorations sont illusoires ou, tout au moins, passagères. Notre servage économique durera donc tant que se maintiendra l'Etat capitaliste. C'est pourquoi nous devons attaquer, dans nos syndicats, les bases mêmes de cet Etat.

Elargissons notre horizon

Brière de Boismont raconte, dans son travail sur la folie des suicides, qu'une pauvre fille travaillait nuit et jour, pour venir en aide à sa famille et faire vivre une mère âgée, infirme et à demi idiote. Ses forces l'abandonnèrent, le salaire devint insuffisant, l'ouvrage manqua, elle succomba sous sa lourde tâche et s'étendit dans son lit en disant : " Puisque ma vie est inutile, puisse au moins ma mort faire entrer ma mère dans un établissement de charité ".

Le remède radical

L'incendie de la rue du Puits, le 17 octobre 1907 a fait trois victimes, qui sont de jeunes enfants de 1,2 et 4 ans environ, morts par asphyxie. Le public, commentant ce terrible accident dit : " il ne faudrait jamais laisser les enfants seuls, il faudrait cacher les allumettes, etc. ". Je suis de cet avis, moi aussi, mais ne sont victimes de ce genre d'accident, que les enfants des ouvriers, ceux-ci devant, hommes et femmes, aller à la fabrique pour pouvoir satisfaire les besoins de la vie, ou bien, les femmes, aller en journée ou garder les enfants des riches. Ces derniers, toujours surveillés et promenés, ne peuvent pas jouer avec des allumettes, ni reverser des marmites d'eau bouillante.

Le premier syndicat des servantes fondé à Zurich

Le bourgeois se moque de la grève dans la fabrique, il peut supporter la grève à l'atelier : il a de l'argent en caisse pour longtemps et peut attendre. Si le tailleur et la couturière font grève et que les sorties de bal ne sont pas livrées en temps utile, le bourgeois et la bourgeoise font la grimace, puis se décident à mettre un autre habit. Si l'ouvrier de l'alimentation fait grève, la situation s'aigrit, on aime les petits pains frais, on aime tant de délicatesses... Mais, on supporte cette grève, on a tant de provisions dans la maison ! Mais, il y a une chose que la bourgeoisie ne pourra jamais supporter, pas un seul jour : c'est la grève des femmes et filles travaillant aux ménages. La bourgeoisie ne peut cirer ses bottines, ne pourra faire soi-même ses lits, ne saura blanchir son linge sale, toutefois, cela pourrait durer quelques jours. Mais, la bourgeoisie est habituée qu'on lui serve son déjeuner et qu'on lui chauffe sa chambre. Un beau matin, une grève des ouvrières travaillant aux ménages et la bourgeoisie mourant de faim et de froid, capitulera avant la nuit.

Ils ont donc voté

Ceux qui ont le droit de vote, de dépenser environ 50 millions pour des fusils et des canons, des chevaux de guerre et des automobiles de plaisir, des boutons brillants, des galons d'or et d'argent, éblouissant les enfants petits et grands. Vraiment, il faut espérer que les travailleurs ne se prêtent plus à la guerre et que les femmes, celles du moins qui travaillent, ne s'extasient plus devant les uniformes. Si quelqu'un peut dégoûter l'homme de la guerre, c'est bien la femme raisonnable se détournant d'une brute qui, par son boucher même, se laisse conduire à l'abattoir.

Une femme mariée.

L'organisation de la femme prolétaire suisse

La Fédération suisse des femmes prolétaires laisse aux sections la plus large autonomie possible. Elle ne s'inspire pas d'une tactique centrali-

satrice et autoritaire. Chaque section s'occupe de la question qui l'intéresse le plus et selon la manière qui lui paraît la meilleure. Les unes se sont occupées du travail à domicile et de la protection des enfants forcés à travailler, les autres, de la question néo-malthusienne et ont organisé des caisses d'assurance contre les charges de la maternité, d'autres des crèches communistes où les enfants de l'ouvrière sont éduqués en dehors de l'influence de l'église et du capital (...). D'autres, enfin se sont proposées de faire l'éducation de leurs membres, de façon à ce que les jeunes filles puissent elles-mêmes devenir des propagandistes et aller semer partout le grain de la révolte et implanter le désir d'une société nouvelle correspondant à nos besoins à nous, femmes qui travaillons.

Margarethe Faas.

Une excitation générale règne parmi les femmes de Genève

Une sage-femme a été arrêtée, accusée de pratiques abortives. Quelle hypocrisie ! D'abord, dans notre société bourgeoise, l'avortement est, malheureusement, souvent nécessaire. Si l'on accorde le droit à la vie, à un être pas encore né, il faudrait, avec plus de raison, accorder le droit à la vie à l'être qui vit : la mère. Or, si par notre grossesse, nous nous voyons dans l'impossibilité de gagner notre pain, la société s'en moque. Faut-il donc s'étonner quand une malheureuse, effrayée par les privations qui s'annoncent, hâte le moment de sa délivrance ? D'ailleurs, si nos austères magistrats voulaient réellement punir l'avortement, ils devraient, dans le monde entier, arrêter des milliers de sages-femmes. On s'en garde bien, car les bourgeois " moralistes ", eux aussi, ont besoin de leurs bons offices.

Aujourd'hui où la vie renchérit toujours d'avantage, les avortements se multiplient. C'est un secret public devant lequel la justice ferme les yeux. Mais si, par hasard, ses mains tâtonnantes agrippent une des coupables, elle fait grand bruit et punit sévèrement. Et le résultat est que les sages-femmes, vu le danger qu'elles courent, demandent des prix,

que ne peuvent payer les femmes pauvres. Celles-ci doivent donc enfanter jusqu'à l'anéantissement. Une mère qui limite le nombre de ses enfants.

Assassins !

Une pauvre femme, mère quatre fois déjà, dont toutes les couches furent laborieuses, devient enceinte. Au cinquième mois, on constate que le fœtus est mort et au bout de plusieurs mois, d'horribles souffrances la malheureuse est enfin délivrée. Le médecin accoucheur prend le mari en particulier : " Mon cher, je ne sais si nous pourrions sauver votre femme, en tout cas, si elle en revient, ne lui faites plus d'enfants, ou bien vous l'exposez à une mort certaine. " (...) Et c'est tout... Le brave paysan n'ose pas demander au bon docteur " comment il faut s'y prendre pour ne pas faire d'enfant à sa femme ", sans se priver du reste. Au bout de quelque temps sa femme est de nouveau enceinte et meurt plus tard en accouchant. Ce cynique docteur n'est-il pas un véritable assassin ? Il savait le sort qui attendait la malheureuse femme si elle était une fois encore fécondée. Il connaît les moyens pour empêcher la procréation tout en accomplissant l'acte de nature et il ne les enseigne pas, préférant laisser mourir une mère de famille, alors qu'il pouvait empêcher la grossesse et ses tristes conséquences ! Misère de nous !!

Léon Chillarbes.

La famine

Il est vrai que les salaires ont augmenté, grâce à nos maris syndiqués depuis des années, payant leurs cotisations, luttant contre leurs entrepreneurs, risquant leur gagne. Nos maris ne cessent de nous répéter que tous ces sacrifices sont faits pour arracher au patron un peu de son profit pour agrandir le bien-être de notre famille. Il est vrai que les salaires ont augmenté, mais il est tout aussi vrai, que, malgré cette augmentation, nous ne pouvons, quelque bonnes ménagères que nous

soyons, procurer à la famille l'augmentation de bien-être espérée et peinons à joindre les deux bouts (...).

Alors nous reprenons une occupation dans une usine, un atelier ou bien nous allons en journée. Nous apportons nos enfants à la crèche, si, pour gagner encore quelques sous, nous devons quitter notre domicile, mais, de préférence, nous acceptons un ouvrage, tout mal payé qu'il soit, pourvu qu'il nous permette de rester à la maison et d'avoir les enfants près de nous. Le travail à domicile encombre nos logis déjà trop étroits, transformant notre chez-nous en un atelier plein de poussière, sombre et malsain. Comment sortir de cette misère ? Nous sommes entrées dans les syndicats des ouvriers de l'alimentation, de l'industrie textile, de la confection, des métiers graphiques et avons risqué notre gagne-pain, voir même notre liberté tout comme les hommes.

Et pour résultat : la famine ! Tout augmente, aliments, vêtements, loyers, impôts. La seule solution à nos yeux est une entente parmi les camarades de toutes les branches de la production. Mais, ceci n'est pas possible par l'action syndicale seule, il faut la compléter par une action des consommateurs : l'action coopérative, effectuer des achats collectifs. Bien sûr, une telle action passe inaperçue et pourtant, c'est précisément la multitude et la continuité de ces actes-là qui feront écrouler la vieille société en construisant la nouvelle. Songeons, chères camarades, que si nous labourons, semons, plantons, cultivons durant ces temps de famine, nos enfants récolteront la moisson et vivront dans l'abondance à tout jamais.

Nos bourgeois

Dans l'Exploitée du 8 décembre, il était dit : " nous, femmes prolétaires, n'avons rien de commun avec les femmes qui ne travaillent pas et notre mouvement n'a rien à faire avec le mouvement de celles qui vivent du travail d'autrui ". Le 10 décembre, l'Union des Femmes à Genève, nous a renvoyée la méchante Exploitée avec la mention " refusé, refusé. S.M. Présidente Union des Femmes ".

L'enfer des bureaux de placement

A peine sortie de chez les bonnes sœurs de Neuilly, je retombai dans l'enfer des bureaux de placement. Seul moyen, quand on est sur le pavé sans seulement de quoi s'acheter un morceau de pain. Se prostituer, pour ramener des hommes souvent plus gueux que soi ? Ah non, pour le plaisir tant qu'on voudra, pour l'argent, je ne peux pas ! Fatalement, la mistoufle vous ramène aux agences d'usure et d'exploitation humaine.

Ah ! Les bureaux de placement, un sale truc. 10 sous pour se faire inscrire, on atterrit la plupart du temps chez des petites épicières de quat'sous qui se mêlent d'avoir des domestiques pour jouer à la comtesse ! Il faut donner 3 % sur l'année de gages à la placeuse et tant pis pour vous, si vous ne restez que 10 jours dans la place, ça ne la regarde pas, la commission entière est exigée.

Et les placeuses connaissent le truc, ainsi moi, j'ai fait 7 places en 4 mois, dans des maisons impossibles, pire que des bagnes, j'ai donc dû payer au bureau 3 % multipliés par 7 années ! N'est-ce pas un abominable vol ? Naturellement, ce sont toujours ceux qui n'ont rien qui sont le plus volés. Volés par ceux qui ont tout ! On rage, on se révolte, et, finalement, on se dit que mieux vaut encore être volé que de crever, comme des chiens, dans la rue. Le monde est joliment mal fichu, voilà qui est sûr.

Propos rapportés par Octave Mirbeau.

S'ils désirent bâtir des églises

Grand bien leur fasse. S'ils n'y disent que ce qu'ils croient eux-mêmes, ils seront estimables. Mais, s'ils désirent bâtir ces maisons à leur Dieu, pourquoi demandent-ils de l'argent à ceux qui ne sont plus de ses fidèles ? N'y a-t-il donc plus assez de chrétiens ?

Et surtout, pourquoi, chrétiens, spéculiez-vous sur ce mauvais instinct qui gît en nous tous, cet instinct que nous devrions combattre : la rage de vouloir gagner quelque valeur sans travailler ? Pourquoi, chrétiens,

lancez-vous ces loteries pour bâtir vos églises ?

Gens pieux et si souvent pudiques, vous tâchez d'ouvrir des bourses généralement à vous fermées ou trop maigres pour vous faire un cadeau. Chrétiens, vous tâchez de vous procurer un avantage en développant un instinct qu'en d'autres occasions vous déclarez devoir combattre par principe.

Vous inondez toute la Suisse de vos réclames de loterie pour bâtir vos églises de Neuchâtel, Planfayon et autres. Dans ces églises, des chrétiens très pauvres et des chrétiens très riches écouteront des sermons moralisateurs et ne se douteront pas que toutes ces maisons de leur Dieu sont construites sur la démoralisation du peuple.

Renoncer aux grandes manœuvres militaires

Renoncer à celles qui devraient avoir lieu cette année et mettre à la disposition des paysans les plus frappés les dix millions que cette levée coûtera, voilà la proposition raisonnable de notre camarade Meister, dans la Tagwart, journal socialiste de Berne.

Mais nos marionnettes militaires, qui se sont toujours intitulées " les vrais amis du paysan " ont l'écume aux lèvres, à l'ouïe de cette proposition pratique. Et, dans leurs journaux, ils déclarent que supprimer cette année la levée des troupes serait mettre en danger la patrie et puis, surtout, ce serait absolument contre la lettre de la loi ! Ainsi, la raison doit d'incliner devant la loi ?

La misère dans les villages russes

Celle-ci est devenue horrible et l'hiver sévère la rend insupportable. Déjà au mois de décembre, la température moyenne était de 20 degrés, au dessous de zéro. La faim affaiblit les pauvres gens et en détruisant toute force de résistance, agrandit la mortalité de façon énorme. Les enfants, surtout meurent comme les mouches. Un médecin reprochait aux mères d'apporter les petits patients trop tard à l'hôpital, et dans un état de maladie trop avancé. Les mères lui répondent : " Qu'est-ce que

nous ferions si les enfants ne mourraient pas ? Nous-mêmes n'avons plus rien à manger ".

Le travail salarié de l'enfant

Les enfants exploités ne peuvent connaître ni défendre eux-mêmes leurs intérêts. Or, le meilleur argument économique serait de prouver par des chiffres qu'un homme commençant à travailler sérieusement à l'âge de 15 ans jusqu'à de 40 ans produit effectivement davantage qu'un autre obligé de commencer à travailler à l'âge 10 ans. Ce que nous aurions à prouver là, n'est contesté par personne (...) et, quand on observe comment on élève les animaux, celui qui conseillerait à un paysan d'atteler à la charrue un jeune poulain serait aux yeux du paysan un bien mauvais conseiller. Ne sait-on vraiment pas que le travail prématuré est tout aussi désastreux pour l'organisme humain que pour celui de l'animal ? Mais, en pratique, seuls les ouvriers syndiqués sont les seuls à travailler avec persévérance à l'abolition du travail de l'enfant et à avoir la volonté et les moyens de vaincre des deux puissances ennemies de toute culture humaine : la rapacité patronale et la misère ignorante.

Margarethe Faas-Hardegger.

Le droit des femmes

Il n'est pas de raison pour que la femme n'ait pas les mêmes droits que l'homme. Pourtant, si elle n'a pas le droit de vote, cela vient que l'homme depuis des siècles s'est accaparé, à lui seul, le droit de discuter les affaires publiques. Il a cru qu'il n'y avait que son vaste cerveau qui était capable de comprendre ces choses importantes et il n'a pas vu que ce qu'il croyait posséder par son intelligence, il le devait uniquement à sa force physique. Il a eu tort et a fait preuve de bestialité. Mais la femme ne s'est-elle pas prêtée de bonne grâce à cette mesure et, de nos jours ne voit-on pas la majorité d'entre elles opposées à l'émancipation de leur sexe ?

Les plus ardents militants féministes ne sont pas des femmes. Donc, il est un peu naïf de dire que, si la femme a dans la société une position inférieure à l'homme, cela vient uniquement de la faute du sexe fort. Il est nécessaire que la femme sorte de ce cercle vicieux, qu'elle ait confiance en ses propres forces et qu'elle ne dise pas toujours que son ménage lui enlève la possibilité de s'occuper d'autres choses.

Mais le droit de vote n'est pas la plus importante des revendications, il y a le droit à l'instruction, base indispensable pour tous les autres droits, parce que sans instruction, tout droit devient illusoire et ne saurait devenir qu'une source nouvelle d'esclavage. Il faut, depuis l'enfance, faire de la femme l'égale de l'homme. Quand on donnera la même instruction aux filles qu'aux garçons et surtout quand, dans les familles on élèvera et traitera tous les enfants de la même manière et par la même liberté, alors la cause féministe pure et simple sera gagnée.

Ernestine.

Mères, ne donnez point d'alcool à vos enfants !

Qu'on pense bien ou mal du mouvement antialcoolique, il est certain que pour les enfants, l'alcool de tout genre et de toute dose, même occasionnel est à prescrire rigoureusement. Voilà ce que je considère comme un axiome fondamental de la pédagogie. Céder sur ce point c'est, à mon avis pécher contre les devoirs de médecin.

Pour cause d'avortement

Deux mères ont de nouveau été arrêtées à Berne. Les journaux enregistrent cela avec satisfaction, l'Etat étant de ce fait sauvé. Mais que les malheureuses mères aient quelque chose à manger, pour leur progéniture venant au monde, personne, personne ne s'en tourmente.

L'école rénovée

Le camarade Ferrer vient de fonder une publication pédagogique mensuelle, revue d'élaboration d'un plan d'éducation moderne. Nous enga-

geons vivement nos amis et amies à soutenir cette nouvelle tentative d'éducation rationnelle en adhérant à la Ligue Internationale d'Education de l'Enfance, dont L'école rénovée est l'organe. La déclaration des principes de cette ligue sera envoyée à tous les camarades qui en feront la demande à la rédaction.

Un précieux aveu

Sous la plume du patriote Bertillon du 21 janvier 1908, en parlant contre la limitation des naissances. Il se plaint de la dépopulation croissante et déclare : " Le mal est d'autant plus redoutable que si la Patrie en meurt, personne n'en souffre directement ". Mais alors, si personne n'en souffre, pourquoi vous lamentez-vous ? Le vaillant organe "La régénération" propageant la limitation des naissances a tout à fait raison : pourquoi alors vouloir faire souffrir des millions de femmes pour rien du tout !

Une nouvelle victime de l'alcool

Un vigneron des environs de Montreux fut arrêté pour ivresse. On le relâcha le lendemain. Il s'en alla à la maison et tua sa femme à coup de hache.

Est-ce possible ?

La Voix du peuple indique qu'en Suisse romande, il existe des mères ouvrières qui envoient leurs fils dans les corps des cadets et leur laissent faire l'éducation de meurtrier ! (...) C'est un fait connu de nous toutes que, jamais les hommes ne sont aussi grossiers et brutaux avec nous, que lorsqu'ils reviennent du service militaire, jamais ils ne sont aussi autoritaires et égoïstes, comme si la discipline prenait sa revanche ! Et bien, je vous demande un peu : est-il nécessaire de déchaîner en nos fils, dès leur âge le plus tendre, tous ces mauvais instincts ? Pour que le fils lui aussi revienne en commandant et maître de sa mère et de sa sœur ?

A vous, le 1er mai !

Femmes qui travaillez dans les usines, les ateliers et les ménages, prenez un jour de liberté, cessez de travailler ! Le soleil est revenu et avec lui tous les espoirs (...). Vous, jeunes filles qui venez d'échapper à la maison paternelle pour vous sentir sous la main dominante d'un patron ou d'une patronne, songez-vous aux mouvements d'indignation et aux désirs de liberté qui vous ont remplies lorsque vous sentiez votre vie personnelle croissante entravée par les lois d'autrui ? Vous, femmes éreintées de travail, songez-vous aux rêves que vous faisiez au printemps de votre vie ? Vous rappelez-vous comme vous avez fui les murs patronaux pour trouver dans les murs d'un chez vous, le bonheur rêvé d'une vie plus libre, plus individuelle ? Vous, les déçues, que les années on déçues en vous apportant des enfants et des soucis croissants, en ruinant votre corps et rendant trop étroits les quatre murs de votre logis, vous les abattues :

REPRENEZ VOTRE COURAGE !

Aujourd'hui, où de par toute la terre, des camarades souffrant comme nous, se réunissent pour fêter l'idéal, aujourd'hui oublions les amertumes d'une vie de misère. Oublions les méfiances vis-à-vis de ceux qui, en étant aussi malheureux que nous, ne nous ont peut-être pas comprises, aussi vite que nous le désirions. Oublions les haines et les malentendus qui nous séparent de ceux qui pourraient et devraient être nos camarades. Rappelons-nous que si aujourd'hui nous souffrons tant, c'est que nous vivons dans une société pleine d'intérêts opposés les uns aux autres et que par là tous deviennent l'ennemi de chacun et chacun l'ennemi de tous. Rappelons-nous que si tant de mauvais instincts n'ont point encore disparus, c'est que cette lutte continue dans une société inharmonique rend difficile la bonté et détruit l'amitié naturelle (...).

Génération consciente

Les prêtres, les galonnés, les écrivains réactionnaires, les défenseurs de la société bourgeoise et capitaliste vous exhortent à faire beaucoup d'enfants. Dans quel but ? Est-ce pour en faire des citoyens heureux et libres ? Non : C'est pour en faire des exploités, des esclaves.

Vous répondrez à ces malfaiteurs en ne procréant des enfants que si vous avez les moyens de bien les nourrir et de bien les élever pour, plus tard, en faire des êtres solides, intelligents et bons, capables, par conséquent d'instaurer une société plus harmonieuse. On nous dit : Dieu bénit les grandes familles.

Nous répondons : Il ferait mieux de le nourrir !

La question sexuelle

Avec l'adolescence, la pratique sexuelle approche. Les garçons vont où la curiosité les pousse. Faute de connaissances hygiéniques, ils contractent des maladies sans savoir où, sans même s'en apercevoir. Ils vont chez les médecins que lorsque l'affection devient si douloureuse qu'on ne peut plus la supporter. Auparavant, ils ne demandent de conseils nulle part, n'en soufflent mot à leurs amies car " On ne parle pas de ces choses-là " et propagent ainsi, le fléau de l'humanité.

Quant aux jeunes filles, on s'efforce de mieux les garder ? On peut cacher une maladie sexuelle, mais on ne peut guère cacher un enfant illégal. De là, la différence des mœurs du jeune homme et de la jeune fille, qui fait semblant de ne se douter de rien et, la curiosité non satisfaite se mêlant aux sentiments naissants de l'amour, elle se marie le plus vite possible et sans les notions les plus élémentaires en ce qui concerne son nouvel état.

(...) Vous me direz, toutes les femmes ne souffrent pas ainsi. Je réponds que s'il n'y en avait qu'une seule, ce serait déjà trop. Mais ces muettes et ces honteuses sont plus fréquentes que vous ne le supposez. Enfin, il y a une question qui sûrement intéresse toutes les femmes prolétaires : c'est celle de la procréation consciente. Dans une famille de

prolétaires, les enfants augmentent chaque année, et les forces de la femme vont toujours diminuant. Le budget de la famille est loin d'augmenter en proportion et les pauvres femmes, apeurées vivent sous la continuelle menace d'un nouvel enfant.

Etant jeune fille, on s'imagine qu'une fois mariée " on pourra faire tout ce qu'on voudra ". Femme mariée, on comprend que la peur devant la grossesse est moins une question morale qu'une question économique et que cette peur est loin de disparaître avec le mariage ! L'animal maigre et affamé tue une partie de ses petits pour mieux nourrir ceux qui restent. A la femelle humaine, cette solution très simple est interdite par la loi.

La grève des ouvriers des campagnes

A Parme, la grève de 20 000 travailleurs environ, contre de puissants et cruels propriétaires a déjà coûté à ceux-ci plus de trois millions de francs. Ce vaste mouvement, qui englobe toute une région, ne sera réduit que par la force. Tout ce que la police, l'armée et l'Etat ont pu faire pour assurer le travail des kroumirs ¹ a été fait.

Ces jours derniers, onze ouvriers de campagne ont été condamnés ensemble à vingt-quatre ans et demi de prison. Et maintenant encore, les deux secrétaires du mouvement de Parme viennent d'être condamnés pour propagande antimilitariste, l'un à quatre ans de prison, l'autre à plus de quinze.

La bourgeoisie croit-elle peut-être décapiter ainsi le mouvement ? Oui, si l'action du prolétariat était centralisée sur un ou deux camarades seulement. Ce danger est passé, c'est certain, mais continuons à l'éloigner de nous. Travaillons tous à l'œuvre commune, ainsi nous toucherons au but.

¹ Ce terme fait référence aux terres des Kroumirs, peuple voisin des Kabyles, envahies par le général Delebeque en 1881.

Croissez et multipliez

Une logeuse (...) habitant dans le quartier des Archives à Paris a déclaré au commissariat local, qu'elle venait de trouver dans une chambre de sa maison, une enfant nouveau-née à moitié asphyxiée. Le commissaire de police se rendit à l'adresse indiquée et trouva sur le lit d'une locataire du sixième étage une petite fille née viable, couverte avec des couvertures. Le commissaire fit porter l'enfant aux Enfants Assistés, puis il apprit que la mère était partie travailler, comme de coutume, dans un atelier de cartonnage voisin.

Appelée au commissariat, la pauvre mère raconta en sanglotant, qu'elle avait accouché seule pendant la nuit et au matin, prise entre ces deux sentiments : ou rester pour soigner son enfant et perdre sa place, ou conserver son emploi en allant travailler toute la journée. Après ce dur combat de conscience, la pauvre fille avait eu l'extraordinaire courage d'aller à l'atelier... Quelle jolie société que la nôtre !...

Les jaunes de Berne

Armés par leurs patrons, ils tirent des coups de revolver sur nos camarades ouvriers sur bois. Une grève générale faillit en éclater, mais dans les temps qui courent, les ouvriers paraissent être abattus par trop de misères. Les jaunes fusilleurs sont protégés par l'Etat. Si l'un d'eux ne s'était pas laissé aller à son vice (coutumier, du reste) de violer des fillettes de dix à douze ans, pas un seul de ces malfaiteurs n'aurait été mis à l'ombre.

Par contre, nos camarades ouvriers sur bois, sous prétexte d'accusations puérides (menaces entraves à la liberté du travail, etc. Vous connaissez les termes) devront comparaître le mois prochain devant la cour d'assises, comme des voleurs, des faussaires, des criminels et des assassins. Et ils sont au nombre de quarante-deux. C'est idiot et cela n'a jamais encore été vu.

Une grève

La grève a éclaté dans la fabrique de papiers SA Moffioretti à Tonero, près de Lugano. Les ouvriers et ouvrières demandent une réduction des heures de travail, la journée de dix heures. Ce serait déjà trop dans une usine pleine de vapeurs délétères.

Cette fabrique, propriété d'une société anonyme, paie des salaires inférieurs à ceux des fabriques de l'Italie. En même temps, elle est privilégiée, vu qu'elle bénéficie des droits dont sont frappés les papiers à leur entrée en Suisse. Mais nous verrons si le trust suisse des fabricants de papiers préférera soutenir son vil concurrent plutôt que de le voir céder d'un pouce à l'organisation si détestée des ouvriers auxiliaires des arts graphiques...

A Arbon

Existe la plus grande fabrique de borderie suisse et la meilleure organisation des brodeurs et brodeuses. M. Heine, le patron voulant profiter de la crise pour détruire l'organisation, ferma sa grande usine. Il faut dire que, dans cette contrée, des familles entières dépendent du roi de la broderie, comme en Argovie elles dépendent du roi de la chaussure, dans le Jura, de certains princes de l'horlogerie, à Serrières, à Broc et à Orbe, des monarques du chocolat.

(...) Après la fermeture de l'usine, M. Heine vient de faire expulser de leur logis, les familles des brodeurs. Avis aux prolétaires qui profitent de l'institution philanthropique des maisons ouvrières appartenant aux fabricants ! Ainsi, les mêmes prolétaires à qui le patron a fermé l'usine viennent d'être jetés sur le pavé parce qu'ils sont en retard de paiement de leur loyer.

Avec quoi, bon Dieu, pouvaient-ils le payer, dans une contrée où il n'y a, pour ainsi dire, point d'autre industrie que la broderie ? Le 8 août, on devait procéder à l'expulsion forcée de ceux qui résistent. On retiendra, si toutefois il en reste encore, quelques meubles pour le loyer en retard et on jettera sur la grande route hommes, femmes et enfants. Ils pour-

ront alors admirer notre belle patrie !

Le droit des femmes

Après avoir été tant de fois discutée, abandonnée, puis reprise avec force, la question du droit des femmes reste encore le fond de la destinée sociale. Depuis quelques temps, elle préoccupe toujours plus les esprits dans les nations civilisées. De tous côtés, on s'élève contre le régime d'assujettissement et d'exclusion dont les femmes sont victimes dans tous les domaines et particulièrement dans celui des questions sociales. (...) Les lois et l'opinion font de la femme une personne d'ordre inférieur, qui ne sert qu'à obéir à l'homme.

La femme ne jouit d'aucune des libertés que son compagnon d'infortune possède. Si l'égalité entre les deux sexes existait, la partie la plus sombre de cette question sociale serait ainsi résolue. Le prolétaire est malheureux, mais il y a quelqu'un de plus malheureux que lui : c'est la femme et la fille du prolétaire. Améliorer le sort de la femme, c'est améliorer le sort de l'humanité. Si la femme a un sort malheureux, si elle n'est qu'un être subordonné, c'est en grande partie de sa faute. Elle ne sait pas se révolter. Suggestionnée par l'homme, ne voyant autour d'elle que des femmes esclaves comme elle, elle ne se rend pas compte du triste état de son énergie et de sa volonté personnelle.

La femme doit se révolter, crier à l'injustice, avoir le cœur plein de haine pour ceux qui l'exploitent et alors, quand tous ces cris monteront en un tumulte assourdissant, peut-être l'homme se doutera-t-il que, dans la vie, il a à côté de lui un être qui souffre, qui peine, qui gémit. Ce sera le moment de placer une femme dans son cadre naturel, de lui donner les droits dont l'homme l'a toujours frustrée et de faire d'elle un être raisonnable, pensant, agissant, tout comme son compagnon.

Mais, il ne suffit pas de crier à l'injustice, il faut savoir d'où elle vient, quels sont ses précédents. Il faut également savoir par quoi on la remplacera, car, d'après une formule connue : " on ne détruit sûrement que ce qu'on remplace ". Pour cela, il faut comprendre comment il se fait

que les choses sont ce qu'elles sont. La réalisation de la justice peut très bien être poursuivie sans que cela nuise aux progrès accomplis jusque-là, mais, il faut qu'elle se fasse par une suite d'affirmations et non par une série de négations.

La femme a des droits ; c'est un fait incontestable. Lesquels ? Voilà où la question semble se compliquer. Pourtant, rien n'est plus simple. Il faut, et la femme doit arriver, à avoir les mêmes droits que l'homme. Du moment qu'elle est sur la terre pour travailler, souffrir, peiner, elle doit y être pour recueillir le résultat de ses peines, pour jouir des rares bienfaits que la vie donne. Les hommes se réunissent en syndicats pour défendre leurs intérêts communs. Pourquoi les femmes ne le feraient-elles pas toutes ? Pourquoi supporteraient-elles de végéter continuellement au point de devoir se dégrader et d'aller jusqu'à vendre leur corps pour satisfaire leur faim ?

La femme doit refuser d'être l'esclave du monde actuel et de se préparer à devenir la compagne de l'homme dans la société future. Si elle n'a pas la force, elle a le nombre et l'union fait la force. On raconte, parmi les absurdités que rapportent les livres d'histoire, le courage des femmes suisses en maintes occasions. On nous dit qu'elles se sont battues comme des tigresses pour défendre leur misérable sol ! Pourquoi donc, de nos jours, la femme ne se défendrait-elle pas aussi comme ces vaillantes pour revendiquer ses droits qui, certes, valent davantage qu'un bout de terrain ou qu'une loque au haut d'une perche.

La belle devise Liberté Egalité Fraternité devrait non seulement être pour les hommes, mais pour tous ceux qui vivent, qui travaillent, qui luttent. La conclusion des luttes de la femme doit être son affranchissement. Le passé nous raconte son long esclavage, l'avenir nous promet plus que cela, nous fait entrevoir la liberté. " Chimère ! Dira-t-on peut-être, mais je répète : la justice est en route ; elle vient ! ".

Ida Reymond

Tristes marchés

Je ne désire pas que les suffragettes prennent les exploitées pour des martyres. La rédactrice de la Suffragiste n'est pas avare en termes blessants ; par exemple, elle traite la camarade V. de " féministe jaune " ; elle nous a traitées il y a quelques mois - nous ne crûmes pas utile de répondre - de " féministes canines, léchant les mains des maîtres qui nous frappent ".

Il ne faut donc pas laisser croire à cette femme dure que nous aimons la souffrance : elle croirait d'ailleurs que nous implorons sa compassion et ses larmes - dont elle doit être avare. Nous serons donc très précises de peur qu'on ne nous accuse de désirer l'immolation du corps. Donc, nous disons que pour obtenir les moyens financiers que détiennent les possédants, il ne faut pas aller les solliciter - car les possédants sont grossier, il ne faut pas aller marchander - car les possédants sont fourbes : il faut aller leur prendre, tout simplement.

Il faut procéder à l'expropriation - non pas dans un avenir lointain, mais aujourd'hui, chaque jour - l'expropriation quotidienne dans la mesure de notre force et de notre intelligence. Voilà le but pour lequel nous nous réunissons avec les hommes qui veulent la même chose que nous. Eux sont un peu plus forts que nous - nous avons un peu plus de ruse. Nous réunissons nos forces pour arriver plus vite. Oui, il y a, chères camarades de la plume, des chiennes domestiques et des chiennes sauvages. Les chiennes sauvages ressemblent de bien près aux louves. L'Exploitée.

Un fabricant zurichois

Celui-ci, directeur d'une entreprise de confection de couvertures ouatées et piquées accusa ses ouvrières de lui avoir volé depuis presque une année toutes sortes d'étoffes : du satin, de la soie, de la peluche, etc. Les ouvrières furent arrêtées et, lors d'une descente dans leurs demeures, la police retrouva tous les objets volés. Devant le tribunal, les ouvrières prouvèrent qu'elles étaient si mal payées par leur accusa-

teur, qu'elles n'avaient eu d'autre alternative que de voler ou de se prostituer.

Aussi, le tribunal refusa de donner satisfaction à la demande d'indemnisation du fabricant ; on lui fit comprendre qu'il avait reçu en retour non seulement les marchandises volées, mais encore celles dont il avait fait " cadeau " aux accusées. Le juge remarqua même qu'une demande d'indemnisation était d'autant plus ignoble que par la faute même du fabricant, des jeunes filles jusqu'ici honnêtes étaient arrivées à fauter. Il va sans dire que néanmoins, les accusées furent toutes punies : les moins coupables eurent des amendes, une ouvrière obtint deux jours de prison, une autre quinze jours, deux autres encore deux mois chacune. Tout cela au nom de Sa Majesté l'Etat.

Editions du Monde Libertaire



Depuis quelques décennies maintenant, les Editions du Monde Libertaire brandissent haut et clair le drapeau de la révolution sociale. Chaque brochure, chaque livre, est une cartouche que la révolte peut mettre dans le fusil de l'espoir.

Est-il besoin de le préciser, les Editions du ML ne sont financées que par les ventes, par vous... que par et pour toutes celles et tous ceux qui ont dans le cœur un autre présent et un autre futur de liberté, d'égalité, d'entraide, d'autogestion...

Les Editions du Monde Libertaire, 145 rue Amelot, 75011 Paris

Bibliothèque anarchiste

* Errico Malatesta, **Ecrits choisis** 2007 - 10 euros

* M. Delasalle, A. Miéville, M. Antonioli, **Anarchisme et syndicalisme ; le Congrès Anarchiste International d'Amsterdam (1907)**

1997 - 9,15 euros (coédité avec Nautilus)

~ Gaetano Manfredonia, **La lutte humaine : Luigi Fabbri, le mouvement anarchiste italien et la lutte contre le fascisme** 1994 - 16,75 euros

~ Sébastien Faure, **Ecrits pédagogiques** 1992 - 12,20 euros

~ Collectif, **Mai 68 par eux-mêmes** 1989 - 13,75 euros

~ Maurice Joyeux, **Sous les plis du drapeau noir : souvenirs d'un anarchiste** 1988 - 18,25 euros

~ Camillo Berneri, **Oeuvres choisies** 1988 - 15,25 euros

~ Luigi Fabbri, **Dictature et révolution** 1986 - 19,15 euros

~ Gaston Leval, **L'Etat dans l'histoire** 1981 - 9,15 euros

Brochure anarchiste

~ René Furth, **Formes et tendances de l'anarchisme**, 2007 - 5 euros

~ Collectif, **L'impasse électorale**, 2007 - 4 euros

~ Collectif, **L'autogestion anarchiste** 2006 - 3 euros

~ Collectif, **Qu'est-ce que l'anarchisme ?** (nouvelle édition), 2005 - 2 euros

~ IFA, **Pour un avenir libertaire : contributions de l'Internationale des Fédérations Anarchistes** 2002 - 3 euros

~ JF Fugé et René Berthier, **Anticommunisme et anarchisme** 2000 - 3 euros (*)

Les éditeurs

Éditions du Monde Libertaire

Depuis quelques décennies maintenant, les Éditions du Monde Libertaire brandissent haut et clair le drapeau de la révolution sociale. Chaque brochure, chaque livre, est une cartouche que la révolte peut mettre dans le fusil de l'espoir.

Est-il besoin de le préciser, les Éditions du ML ne sont financées que par les ventes, par vous... que par et pour toutes celles et tous ceux qui ont dans le cœur un autre présent et un autre futur de liberté, d'égalité, d'entraide, d'autogestion...

Les Éditions du Monde Libertaire, 145 rue Amelot, 75011 Paris

Bibliothèque anarchiste

* Errico Malatesta, **Écrits choisis** 2007 - 10 euros

* M. Delasalle, A. Miéville, M. Antonioli, **Anarchisme et syndicalisme ; le Congrès Anarchiste International d'Amsterdam (1907)** 1997 - 9,15 euros (coédité avec Nautilus)

~Gaetano Manfredonia, **La lutte humaine : Luigi Fabbri, le mouvement anarchiste italien et la lutte contre le fascisme** 1994 - 16,75 euros

~Sébastien Faure, **Écrits pédagogiques** 1992 - 12,20 euros

~Collectif, **Mai 68 par eux-mêmes** 1989 - 13,75 euros

~Maurice Joyeux, **Sous les plis du drapeau noir : souvenirs d'un anarchiste 1988** - 18,25 euros

~Camillo Berneri, **Oeuvres choisies** 1988 - 15,25 euros

~Luigi Fabbri, **Dictature et révolution** 1986 - 19,15 euros

~Gaston Leval, **L'État dans l'histoire** 1981 - 9,15 euros

Brochure anarchiste

~René Furth, **Formes et tendances de l'anarchisme**, 2007 - 5 euros

~Collectif, **L'impasse électorale**, 2007 - 4 euros

~Collectif, **L'autogestion anarchiste** 2006 - 3 euros

~Collectif, **Qu'est-ce que l'anarchisme ?** (nouvelle édition), 2005 - 2 euros

~IFA, **Pour un avenir libertaire : contributions de l'Internationale des Fédérations Anarchistes** 2002 - 3 euros

~JF Fuego et René Berthier, **Anticommunisme et anarchisme** 2000 - 3 euros (*)

~Groupe Saornil, **La construction européenne ou le nouveau visage de la barbarie capitaliste et étatiste** 1999 - 3 euros (*)

~Collectif, **Les anarchistes et l'Europe : réflexions et propositions à l'occasion d'un référendum 1992** - 2 euros

Increvables anarchistes

~**Le Monde Libertaire Histoire(s) de l'anarchisme, des anarchistes et de leurs foutues idées au fil de 150 du Libertaire et du Monde Libertaire** vol.3 à 10 - 3 euros la brochure (*)

Notre histoire

~Olivier Pinalie, **Un dimanche de la vie 2006** - 8 euros

~Collectif, **La résistance anarcho-syndicaliste allemande au nazisme** 2001 - 4,5 euros (*)

~URRAFA, **L'anarchisme aujourd'hui**, 4ème éd 2000 - 3 euros (*)

Du charbon pour les braises

~Xavier Bekaert, **Anarchisme, violence, non-violence** (nouvelle édition) 2005 - 5 euros (*)

~Collectif, **Les retraites** 2002 - 5 euros

~Collectif, **Le travail** 1995 - 5 euros

Pages libres

~Lukas Stella, **Abordages informatiques** 2002 - 3 euros (*)

~Théo Simon, **Drogues : contre la criminalisation de l'usage, libertés individuelles contre logiques d'États et capitalistes** 2002 - 7 euros

~Jean-Pierre Levaray, **Suzanna : chronique d'une vie sans papiers** 2000 - 3 euros (*)

~Benoist Rey, **Les Egorgeurs** 1999 - 9,15 euros (groupe Los Solidarios)

~Gérard Lorne, **Du Rouge au noir : mémoire vive d'un porteur de valise** 1998 - 10 euros

~Collectif, **Le hasard et la nécessité : comment je suis devenu libertaire** 1997 - 6 euros (*)

~Collectif, **La plus rebelle des radios, c'est... Radio Libertaire** 1998 - 4,5 euros

~Collectif, **Libres comme l'air : quinze nouvelles pour Radio Libertaire** 1991 - 12,95 euros

~Yves Peyraut, **Radio Libertaire, la voix sans maître** 1991 - 13,70 euros

~Radioactivités les faibles doses 1992 - 4, 50 euros (en coédition avec Silence)

~Groupe de Nantes, **Ras la coupe ! : " Le sport est essentiellement anti-égalitaire, le sport est hiérarchie, sélection, discipline et aristocratie "** 1988 - 3 euros

Propos mécréants

~Collectif Antireligion, **Regards sur l'obscurantisme religieux et la nécessité de le combattre** 2005 - 4 euros

~Collectif, **La religion, c'est l'opium du peuple** 2000 - 3 euros (*)

Humeurs noires

~Patsy, **Ramadan plombé, suivi de Un Gorille sinon rien** 1997 - 6,80 euros

DVD

~**À l'épreuve du réel** (un village anti G8) 2006 - 8 euros

Bandes dessinées

~**Malatesta : biographie en image d'une figure de l'anarchisme italien** 2004 - 15 euros

(*) en coédition avec les éditions Alternatives Libertaires

(**) en coédition avec les Editions Libertaires

Achever d'imprimer sur les presse du Ravin Bleu,
Quincy sous Sénart, 91480. Novembre 2007.